

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 790.—SAMEDI, 24 JUIN 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

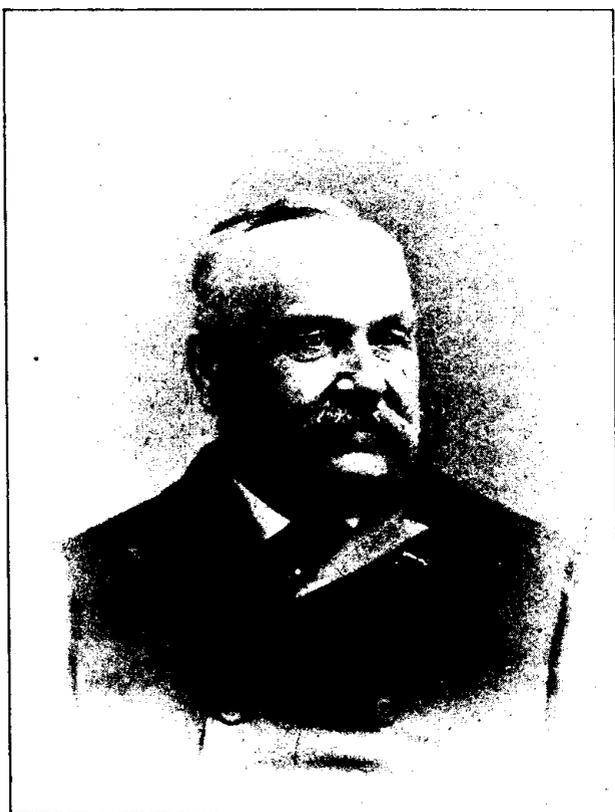
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. F.-L. Béique, président



M. J.-X. Perreault, vice-président



M. D. Parizeau, vice-président

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL.—Photo Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 JUIN 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Mon drapeau, par Dr J.-N. Legault.—La bulle jubilaire, par F. Picard.—Nos trois gloires, par S. Drapeau.—Bibliographie.—Poésie : Notre fête, par J.-B. Caouette.—La lampe du sanctuaire, par le Cardinal Wiseman.—Le Dr Joseph Larivière.—Pensées pour la St-Jean, par J.-C. Taché.—Poésie : A nos compatriotes des États-Unis, par N. Legendre.—Lafontaine (fabuliste et poète), par Paul Ivry.—Nos gravures, par de Bailleul.—Science amusante.—Le Canada à Paris en 1900.—Fête française du 14 juillet.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—L'opos du docteur.—Histoire naturelle, par G. Regelsperger.—Le Parc Sohmer.—Choses et autres.—Jeux et amusements.—Théâtres.—Le premier distillateur La gran roue de Paris.—Devinette.

GRAVURES : Portraits de MM. F.-L. Bédicq, président de la Société St-Jean-Baptiste ; J.-X. Perreault et D. Parizeau, vice-présidents ; Le Dr J. Larivière.—Le commandant Marchand et les officiers de sa mission.—Saint-Pierre de Rome : Promulgation de la bulle papale annonçant le jubilé universel.—Le 65^e bataillon à Varennes.—Statue devant figurer à l'Exposition de Paris.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

MON DRAPEAU

Salut à toi, sainte relique,
Débris sauvé par nos aïeux ;
Aux quatre vents de l'Amérique
Tu flottas digne et glorieux.

POISSON

Canadiens, je veux d'abord célébrer le vieux drapeau que Jacques-Cartier déployait à Stadacona puis à Hochelaga ; ce drapeau que nos pères saluaient toujours avec amour au moment du danger et que nous sommes fiers aujourd'hui d'acclamer encore de vos frénétiques applaudissements : car nous, les fils de ce beau pays, de notre cher Canada, nous n'avons pas oublié que le sang qui coule dans nos veines est celui de ces preux, répandu jadis pour la colonie que la France fondait sur les bords du Saint-Laurent. Si le vieux drapeau français a depuis longtemps abandonné notre rivage, celui qui aujourd'hui nous abrite sous ses plis rappelle à nos cœurs, toujours français, les hauts faits accomplis par nos ancêtres.

Nous n'avons qu'à ouvrir notre histoire pour y lire des pages sublimes. Tout y respire le respect et l'amour de la patrie ; nous avons eu nos Scévola et nos Régulus sacrifiant leur vie pour sauver leur drapeau ; nous avons eu nos Jeanne d'Arc qui, si elles n'ont pas fait couronner un roi à Roims, ont cepen-

dant lutté victorieusement contre les perfides nations sauvages cherchant à annihiler la domination française sur ce sol, que les missionnaires avaient déjà fécondé de leur sang.

La colonie était encore dans le printemps de son existence, Québec était à peine sorti de l'enfance et Montréal qui vit le jour sous l'œil paternel de Maisonneuve sommeillait encore dans son berceau au pied des rapides de Lachine quand tout à coup les Iroquois, dans leur haine féroce, formèrent le complot d'anéantir tout ce qui portait un nom français sur le sol de la Nouvelle-France ; mais ils furent déçus dans leur espérance et la colonie dut son salut à la bravoure et à l'abnégation de dix-sept jeunes héros. Dollard renouvela au Saut-des-Chaudières l'antique exploit de Léonidas aux Thermopyles. Pendant dix jours entiers, dans un fort entouré à la hâte de fragiles pieux, Dollard et ses compagnons tièrent tête à sept cents Iroquois ; pendant dix longs jours, ils soutinrent l'assaut de leurs ennemis, semant la mort dans leurs rangs. Mais enfin la soif et la faim firent ce que ces lâches ravageurs n'avaient pu accomplir. Les Iroquois pénétrèrent dans la place et à la vue du petit nombre de braves qui leur avaient résisté si longtemps ils résolurent, comme autrefois les troupes de Xerxès, de retourner sur leurs pas.

Aux défenseurs de la Grâce, on avait érigé un superbe monument sur lequel on lisait cette inscription due au poète Simonide : "Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts pour obéir à ses lois." Mais, pour les nôtres, l'histoire seule jusqu'aujourd'hui a perpétué leur noble dévouement. Si les premiers sont morts pour "obéir aux lois" de Lacédémone, les seconds ont sacrifié leur jeunesse et leur vie pour sauver leur patrie de la ruine sans qu'aucune loi les y contraignit ; l'amour seul du drapeau leur a fait accomplir cet acte d'héroïsme. O Patrie, que ton amour est puissant !

Quelques années plus tard, en 1690, Phipps entra dans le port de Québec et envoyait sommer Frontenac, au nom du roi Guillaume et de la reine Marie, de lui remettre la ville. "Votre réponse positive dans une heure, par votre trompette et le retour du mien, est ce que je vous demande au péril de ce qui pourrait s'ensuivre," ajoutait la missive de l'orgueilleux amiral anglais.

"Je ne vous ferai pas attendre si longtemps," répondit Frontenac, "dites à votre général que je ne connais point le roi Guillaume et que le prince d'Orange est un usurpateur qui a violé les droits les plus sacrés du sang, en cherchant à détrôner son beau-père ; que je ne connais en Angleterre d'autre souverain que le roi Jacques. Et quand votre général m'offrirait des conditions un peu plus douces et que je fusse d'humeur à les accepter, croit-il que tant de braves gens," montrant son escorte, "voulussent consentir et me conseillassent de me fier à la parole d'un homme qui n'a pas gardé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur de Port-Royal, et d'un rebelle qui a manqué à la fidélité due à son légitime souverain, pour suivre le parti d'un prince qui, en essayant de persuader qu'il veut être le défenseur de la foi, détruit les lois et les privilèges du royaume et renverse la religion anglicane ? C'est ce que la justice divine, invoquée par votre général dans sa lettre, ne manquera pas de punir avec sévérité." L'envoyé lui demandant de mettre sa réponse par écrit : "C'est par la bouche de mes canons et à coups de fusils que je répondrai à votre général ; ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi."—(Documents de Paris.)

Frontenac tint parole et le feu effectif de leurs ennemis apprit aux Anglais que Québec était bien gardé. En trois coups de canon, M. de Maricourt abattit le pavillon de l'amiral, que MM. d'Orey, Bienville et Clermont allèrent chercher à la nage sous les yeux de Phipps qui, ivre de rage, malgré la mitraille qu'il fit lancer sur eux, dut leur abandonner ce valeureux trophée. Quelques jours après, le général anglais s'en retournait sans avoir goûté la vengeance qu'il avait conçue dans les bras du trop fameux prince d'Orange. Encore une fois le drapeau était intact et

était sa blancheur de lys aux yeux de ses admirateurs.

Victoire de la Monongahéla que de Beaujeu scella de son sang et toi, victoire de Carillon où Montcalm brilla d'un fulminant éclat, vous fûtes aussi la gloire de notre vieux drapeau !

Mais le matin du 13 septembre 1758 vit s'éclipser pour toujours sur ce sol d'Amérique la domination du nom français et, comme l'aigle mortellement blessé par la main du chasseur quitte les plaines azurées du ciel pour retourner à son aire, ainsi le glorieux étendard de la France fut bientôt forcé de quitter le Canada, cette terre pourtant si loyale qu'il avait si longtemps abritée sous ses plis, pour aller continuer son œuvre dans la mère-patrie qui ne voulait plus nous secourir. Montcalm était vaincu avant de paraître sur les plaines d'Abraham. "La correspondance était si mal établie de l'un à l'autre des postes de M. de Bougainville, nous dit l'abbé Ferland, et entre ceux-ci et le camp de M. de Montcalm, que les Anglais avaient, vers les cinq heures du matin, dissipé le détachement de M. de Vergor et étaient déjà en bataille sur les hauteurs de Québec, que dans les camps français l'on ignorait encore qu'ils étaient prêts à attaquer."

Hélas, quand le traité de Paris mit la dernière main à la cession du Canada et t'obligea, noble drapeau, à repasser les mers, que de pleurs inondèrent les yeux de tes fervents défenseurs, que tu laissais sur les rives de notre fleuve-roi ! "Adieu, disaient ils, adieu, toi, pour qui nous avons toujours été si heureux de combattre ; toi, pour qui nous avons répandu notre sang le plus pur. A ton retour dans la mère-patrie, cette France que nous aimons toujours malgré son abandon, dis-lui que nous ne l'oublierons pas ; dis-lui qu'à travers les siècles lentement dispersés sous le souffle destructeur du temps, nos soupirs ne cesseront jamais de s'envoler vers elle : un fils peut-il mépriser sa mère malgré ses torts ?... Nous sommes Français, mais... ce sol est aussi le nôtre. C'est celui qui nous a vus naître ; qui a présidé à nos jeux enfantins : c'est celui qui nous a vus grandir. Nous aimons les immenses forêts vierges qui décorent son sein ; leur beauté sauvage et primitive fait palpiter nos cœurs... Reviens, reviens, drapeau qui nous est cher, ne nous laisse pas languir et mourir de douleur sous le joug de nos ennemis !"

Consolez-vous, Canadiens. Voyez-vous cet ange aux regards flamboyants, au front noble, s'avancant sur l'horizon ? Sa main soutient un étendard resplendissant d'un éclat surnaturel. Écoutez ce que vous dit sa voix harmonieuse :

"Recevez cet emblème que l'Éternel vous envoie et qui doit désormais veiller sur votre patrie ; il vous rappellera la grandeur du vieux drapeau, il perpétuera sa gloire, il brillera comme un soleil sans nuage et guidera vos pas dans les sentiers de la victoire. Plus tard, groupés autour de sa hampe, vous forcerez vos conquérants à reconnaître vos droits, et sous un même étendard vous deviendrez frères. Sous sa splendeur sans tache viendront s'asseoir la paix et la prospérité. Québec restera français et verra, dans un avenir prochain, des descendants de votre race commander à son peuple. Dans les grandes fêtes de la nation, vous ralliant sous ses plis, vous marcherez à sa suite en chantant l'honneur et la liberté du nom canadien français. Il conserve parmi vous la beauté de cette douce langue de la mère-patrie, qui ne doit jamais s'éteindre parmi vous.

"Va, noble drapeau, à qui le Tout-Puissant donna en héritage la concorde et l'amour fraternel dont tu seras le plus auguste emblème. Le peuple qui grandira sous tes regards sera un peuple au cœur franc et généreux. Le souffle qui unira ces braves, que tu dois rassembler autour de toi, c'est le souffle vivifiant de cette France, la fille aînée de l'Église.

"Amis, conservez-le précieusement, car il naquit sur le sein de votre Créateur ; remettez-le intact à vos enfants, apprenez-leur à le respecter."

Et le messager céleste, laissant le nouvel étendard ondoyer sous la caresse de la brise, montra cette devise gravée en lettres d'or : L'UNION FAIT LA FORCE.

Au-dessous apparaissait un castor sur une guirlande de feuilles d'érable.

Tombant à genoux, cette nation, décimée par la conquête et l'abandon de quelques-uns de ses fils qui retournaient aux rivages de la France, salua la glorieuse égide qui devait la consoler de l'indifférence de la mère-patrie, et ces "quelques arpents de neige," que le roi de France dédaigna tant, furent témoins d'une de ces ovations qui transportent l'âme dans les régions de ces délices suprêmes que seul sait inspirer l'amour de la patrie.

Canadiens, est-il un seul de nos frères qui refuserait de donner sa vie pour l'honneur de notre drapeau ? Ah ! mon cher Canada, ma douce province de Québec, j'aime tes champs fertiles, tes rivières, tes lacs et tes bois ; je souris à tes froids hivers, aux colères de tes tempêtes ensevelissant sous la neige ton sol bien-aimé. Chaque molécule d'air qui court dans ton atmosphère est un baume divin qui dilate agréablement ma poitrine ; chaque battement de mon cœur commence et finit dans l'amour de ma patrie.

Canada, ces sentiments qui m'animent sont aussi, je le sais, ceux de tes autres fils. Ouvre tes bras, reçois-les sur ton sein et verse-leur la félicité que Dieu répandait sur toi quand tu sortis brillant de sa main créatrice. Ne les laisse pas aller se rassasier du pain noir de l'exil, ils seraient, hélas ! trop malheureux ; le mal du pays est un mal qui fait mourir.

Rallions-nous autour du drapeau et jurons-lui fidélité. Réunissons nos efforts, travaillons ensemble à sa gloire, à sa prospérité.

Et toi, mon fier drapeau, emblème de ma patrie, veille bien sur tes adorateurs, guide leurs pas à travers les vicissitudes des temps et qu'après leur mort, ta gloire vienne leur sourire jusqu'au sein du tombeau.

J. R. Legault.

LA BULLE JUBILAIRE

(Voir gravure)

Le 11 mai dernier, le Souverain Pontife faisait promulguer, dans les formes usitées par l'Église, la Bulle d'indiction du grand Jubilé pour 1900.

Nos lecteurs savent quelles grâces confèrent ces grandes Pardons, comme les appelaient nos aïeux. Les cérémonies de la promulgation sont peu connues ; nous avons cru être agréable en donnant une gravure exacte des personnages de la cour pontificale au moment où, entre la porte sainte et la magnifique porte de bronze de la basilique de Saint-Pierre, l'official de la Daterie donne lecture du précieux document en langue latine.

Après cette cérémonie, un autre prélat de la Daterie lit une traduction italienne de la Bulle, après quoi des copies sont affichées aux portes des quatre grandes basiliques : Saint-Pierre, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Paul hors des murs.

L'official de la Daterie est actuellement Mgr Dell'Aquila-Visconti.

Après avoir rappelé les fruits de salut qu'apporte avec elle l'Année Sainte ; après un souvenir ému de l'auguste Pontife au jubilé promulgué il y a quelque soixante-quinze ans par SS. Léon XII, le vénérable Léon XIII fait remarquer combien il est nécessaire, en ces temps troublés, "de mettre à la portée des maladies de l'âme les remèdes que Jésus-Christ a voulu placer en la puissance du Pape."

Non que notre siècle "soit stérile en bonnes actions et en gloires chrétiennes," car notre divine religion sait produire en tous temps la "force intérieure qui engendre et nourrit des vertus."

L'état actuel de la société avec ses grands problèmes auxquels on cherche des solutions en dehors de la religion qui, seule, peut les donner—problèmes dont nous ne citerons que les suivants : le socialisme dont l'extension par tout le monde civilisé met la ter-

reur au cœur des classes dirigeantes ; l'indifférentisme, allant jusqu'à l'athéisme chez le riche, industriel ou rentier ; la négation de la charité, son rejet brutal, devons nous dire, par tous ceux qui possèdent, rejet se traduisant entre autres formes sous celle de l'usure, plaie hideuse, "ver rongeur de l'infortune,"—l'état actuel de la société, disions-nous, est magistralement dépeint par le Saint-Père en ce paragraphe, que nous livrons à la méditation de tous ceux qui s'occupent de questions sociales :

Mais si, détournant nos regards, Nous les portons d'un autre côté, quelles ténèbres ! que d'erreurs, quelle vaste multitude d'âmes courant vers le trépas éternel ! Une angoisse particulière Nous étroit douloureusement, toutes les fois que Nous songeons au grand nombre de chrétiens qui, séduits par la licence de penser et de juger, et s'abreuvant avidement du venin des mauvaises doctrines, corrompent chaque jour en eux-mêmes le précieux bienfait de la foi divine. De là le dégoût de la vie chrétienne et la diffusion des mauvaises mœurs ; de là cette convoitise ardente et insatiable de tout ce qui frappe les sens ; de là cette chute de toutes les préoccupations et de toutes les pensées qui, s'éloignant de Dieu, s'attachent à la terre. On peut à peine dire combien de fléaux ont découlé de cette source si malsaine, pour compromettre les principes mêmes qui sont les fondements des Etats. Car l'esprit de révolte répandu dans les esprits, le soulèvement confus des appétits populaires, les périls imprévus, les crimes tragiques, ne sont pas autre chose, pour qui veut bien en examiner la cause, que le résultat de la concurrence sans lois et sans freins pour la conquête et la jouissance des choses mortelles.

Nous voudrions voir ces pensées développées par la parole, par les écrits, devant nos chers ouvriers, devant le peuple de la campagne comme devant celui des villes ; nous souhaiterions les voir étudiées par chacun, mais surtout nous voudrions voir chacun prêter une oreille attentive et soumise aux enseignements du Souverain-Pontife, quel qu'il soit : car dans l'application de ces enseignements se trouve le salut de la société.

FIRMIN PICARD.

NOS TROIS GLOIRES

LOYAUTÉ. — HISTOIRE. — CHARITÉ

De quelque côté que se portent nos regards, partout apparaissent, au Canada, les impérissables Monuments élevés par l'intelligente générosité ou par la charité chrétienne de ses habitants. En effet, l'amour de la patrie s'est toujours manifesté par de nombreux actes de loyauté, en même temps que les âmes brûlant de charité soulageaient les infortunes et consolait les affligés.

I

L'OBÉLISQUE des Héros de 1760—œuvre de reconnaissance et de foi nationale—ainsi que le Monument superbe élevé à la mémoire de Wolfe et Montcalm, témoignent de la bravoure des généraux et du dévouement des soldats des deux races, qui s'illustrèrent si héroïquement durant les combats de l'époque, héros qui terminèrent leur carrière patriotique par une mort si glorieuse.

II

Le TEMPLE HISTORIQUE du Canada, que des écrivains éclairés ont élevé par leurs travaux, célèbre les grandes beautés de la civilisation, en même temps qu'il démontre les progrès d'une littérature nationale encore naissante, il est vrai, mais que nos historiens et nos littérateurs ont su faire connaître et apprécier, s'éclairant eux-mêmes au flambeau des écrits inspirés des Champlain, des Sugard, des Leclercq, des Charlevoix, des Olier, et autres Annalistes du temps.

III

L'ÉTENDARD DE LA CHARITÉ révèle les sublimes dévouements qui ont germé sur le sol canadien, par l'établissement de congrégations religieuses, se vouant tout entières au service de l'humanité souffrante et à l'instruction publique et gratuite des enfants du pays. Secourir l'infortune, entourer de caresses le berceau du

malheur, comme aussi orner l'esprit et le cœur et faire germer dans l'âme les généreux sentiments de patriotisme et les vertus civiles et sociales, telle fut leur sublime mission, et c'est à l'ombre des plis glorieux du drapeau de la charité que le peuple canadien a grandi et prospéré.

Espérons que l'élan patriotique qui se produit en ce grand jour de fête nationale, fera naître de grandes pensées qui se développeront hardiment sous l'œil de la Providence, et que l'harmonie sociale fera du Canada un pays d'avenir, nonobstant le mélange de races et de croyances religieuses de ses habitants.

S. DRAPEAU.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies de Plantes Canadiennes, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; illustrations Ed.-J. Massicotte. Prix : 50 cents.

Nous avons reçu de son auteur même un fort beau livre, un bon livre—puisqu'il traite des fleurs et des plantes de notre province—sous le titre joli de *Monographies de Plantes Canadiennes*.

M. Massicotte, jeune avocat déjà bien avantageusement connu de nos lecteurs par les gracieuses descriptions qu'il nous a permis de publier, est un très bon écrivain doublé d'un observateur attentif. Il s'était livré à l'étude de la botanique pour son propre plaisir... mais plus il a étudié l'admirable travail de la nature, plus il s'est senti pressé de communiquer ses impressions à ses compatriotes.

Et il a bien fait : nul ne peut laisser improductif le talent que Dieu lui a confié.

La fin du volume est consacrée à des pages de réelle littérature.

Nous espérons que M. Massicotte nous donnera bientôt la suite de ces instructives monographies des fleurs, et que tous nos lecteurs l'encourageront en lui demandant son livre.

On sait quelle place occupe aujourd'hui le sport même comme complément des soins à donner, dans les pensionnats et collèges, aux jeunes gens des deux sexes faisant leur éducation. Le célèbre père Didon, dominicain, a traité ce sujet, et n'a pas craint de recommander comme faisant partie des cours tout ce qui touche à la gymnastique.

Aussi, toute publication entreprise dans cet ordre d'idées, poussant à cette fin, doit-elle être bien accueillie. Il n'y en avait pas à Montréal jusqu'ici ; nous sommes heureux de voir cette lacune comblée. Nous venons, en effet, de recevoir le premier numéro d'une revue dont le titre est précisément *Le Sport Illustré*. C'est M. A. Marion, connu dans le monde du journalisme, qui a fondé et qui dirige ce nouveau journal, et nous lui souhaitons réussite et prospérité.

Nos lecteurs se rappellent que, dans notre numéro 779 du 8 avril dernier, nous avons fait ressortir l'excellence d'un projet de loi—devenu loi depuis lors—sur la *Conciliation*, loi due à l'initiative du sympathique M. J.-A. Chicoyne, député de Wolfe à la Législature de Québec.

Afin de bien se pénétrer de l'esprit de cette loi grandement sociale, il fallait en faire des commentaires précis, aisés à comprendre ; c'est ce qu'a entrepris, avec un réel succès, notre estimé confrère M. Marc Sauvalle (Pascal) de *La Presse*, en un charmant petit volume intitulé : *Guide du Conciliateur*. M. Sauvalle, ayant suivi tous les débats de la Chambre lors de la discussion de ce projet, était mieux à même que ce qui fût d'écrire sur ce sujet.

Nous recommandons vivement, non seulement à ceux que cela concerne, mais à tous (en somme, cela concerne chacun), la lecture de ce bon ouvrage qui se vend au prix modique de 60 centins chez MM. C Théoret.

NOTRE FÊTE

*La sombre nuit a fait place à l'aurore ;
L'astre du jour se lève radieux.
L'hôte des bois chante un hymne sonore,
Tout est gûité sous la voûte des cieux !*

*C'est la Saint-Jean ! Comme un pur météore,
Planent dans l'air les mânes des aïeux.
Le Canadien à deux genoux implore,
Pour son pous, le patron glorieux !*

*En ce moment, nobles fils de la France,
Ah ! redisons la gloire et la vaillance
Du découvreur, du prêtre, du soldat ;*

*Nouveaux Saint-Louis, ces hommes héroïques
Moururent tous, courageux, catholiques,
En défendant l'honneur du Canada !...*

J. B. Caouette

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite)

Pendant ce dernier jour de sa participation au crime, ses compagnons s'efforcèrent de distraire son esprit et de lui faire oublier l'entreprise de la nuit par leurs grossiers propos.

Après le repas, ils le firent boire copieusement, non au point de l'enivrer complètement, mais son intelligence était émoussée et son sang brûlait. Il était prêt alors à tout, il semblait que son esprit ne reculerait devant aucun crime, tant son exaltation était grande.

Pierre se lançait en désespéré dans le crime, il était fou. Il frémissait encore, il est vrai, à la pensée qu'on pourrait lui demander un meurtre ; mais aucun autre crime ne lui paraissait redoutable ni impossible, et pourtant lorsqu'on lui dévoila le but de l'expédition nocturne, il était si loin de s'y attendre, que l'entreprise ne lui parut pas moins effrayante qu'un meurtre, et qu'il s'y refusa avec un tremblement douloureux qui ébranla même un moment ses compagnons.

La nuit n'était pas encore avancée, lorsqu'au sortir de la maison où ils se trouvaient, les contrebandiers déclarèrent à Pierre l'objet de leur expédition. Il ne s'agissait de rien moins que de piller l'église du Mont-Marie, de la dépouiller de ses ex-voto d'argent, des riches vases de l'autel, des ornements qui décoraient les statues et le tabernacle, et d'emporter le tout au delà de la frontière, en Espagne.

La foudre aurait éclaté sur la tête du malheureux Pierre, qu'il n'aurait pas été plus violemment ému qu'en apprenant ce projet. Quand il fut un peu revenu du premier moment de stupeur, il jura tout haut et protesta qu'aucune considération sur la terre ne pourrait jamais l'engager à commettre un aussi horrible sacrilège et à se rendre coupable d'une telle ingratitude. Mais ses compagnons connaissaient leur pouvoir sur lui : ils agirent avec lui comme font les habiles pêcheurs avec le poisson qui sent la première morsure du harpon, ils lui donnèrent du champ et lui laissèrent exhiler ses sentiments ; puis, lorsque la première impétuosité de la passion se fut ralentie, ils se mirent à l'attirer dans les filets de leur fatale puissance. Ils lui représentèrent donc qu'il était trop tard pour reculer, et que, s'ils le voulaient, ils accompliraient immédiatement la menace qu'ils lui avaient faite de le livrer. Ils lui dirent ensuite que c'était une folie de reculer devant un crime qui devait être le dernier, comme ils le lui avaient promis ; que s'il devait un jour se convertir il lui serait aussi facile de se repentir de celui-là que des précédents, sinon qu'il serait aussi bien damné pour ceux qu'il avait déjà commis, et que son sort n'en pouvait guère devenir pire. Ils employèrent plusieurs autres arguments aussi détestables, et quand ils virent, à la fin, qu'ils ne gagneraient rien sur lui, ces êtres féroces le menacèrent de se venger sur sa famille et d'assassiner sa femme et sa fille.

Ils avaient deux motifs pour la cruelle insistance

qu'ils mettaient à le rendre complice de cette entreprise : d'abord, ils avaient acquis la certitude qu'il connaissait parfaitement ceux des ornements de l'église qui étaient d'une valeur réelle et ceux qui n'en avaient que l'apparence. Pierre savait ceux qui étaient réellement en argent et ceux qui n'étaient que d'un métal moins précieux ; car, dans ses jours heureux, il avait souvent rempli volontairement l'office de sacristain.

Pour eux, au contraire, ils n'avaient jeté qu'un coup d'œil rapide sur les richesses accumulées dans le sanctuaire.

C'était assez pour enflammer leur cupidité, pas assez pour les guider dans le choix des dépouilles.

Un autre motif plus vil encore et plus atroce les poussait. Ils ne s'étaient servi de Pierre que comme d'un instrument : n'ayant plus besoin de ses services après cette nuit, ils avaient l'intention de l'utiliser au moins comme victime. En fuyant, ils le laissaient derrière eux pour être saisi par la Justice, tandis qu'ils auraient le temps d'échapper aux poursuites.

Ses rapports avec eux le feraient suspecter, la faiblesse de son caractère finirait par lui faire avouer son crime, la vengeance de la loi tomberait sur lui, et la justice mettrait moins d'action à rechercher les complices.

Telles étaient les infernales combinaisons de ses compagnons. Telle est, en d'autres termes, l'amitié des méchants.

La terrible menace de ces brigands fut proférée avec une telle rage et d'un ton si déterminé, que, avec l'expérience qu'il avait de leur caractère, Pierre ne douta pas qu'elle ne fût sérieuse et qu'ils ne fussent résolus de la mettre à exécution sans scrupule. Sa volonté chancela ; la pensée du cruel abandon dans lequel il avait laissé ces deux êtres qu'il aimait encore dans le secret de son cœur, et dont il vénérât la vertu, s'empara de lui avec violence ; devait-il donc être cause de leur mort, leur meurtrier en quelque sorte ? il ne put supporter cette idée ; et dans cette agonie de sentiments contraires, protestant devant le ciel qu'il était contraint et forcé, il choisit le parti qui lui parut le moins affreux, et consentit à accompagner ses tyrans.

Le temps pressait, car ils en avaient perdu une grande partie dans ces débats ; mais il y avait encore jusqu'au retour du jour, et les brigands n'osaient plus maintenant abandonner leur entreprise.

Ils arrivèrent à la porte de l'église en silence et de mauvaise humeur. Il fut convenu que l'un des deux resterait dehors avec la mule et ferait la garde, pendant que le chef entrerait avec Pierre et enlèverait ce qu'il y aurait de précieux dans la chapelle.

Ils trouvèrent la porte simplement fermée au loquet ; mais cela ne pouvait les surprendre, car personne dans le voisinage n'aurait même songé à la possibilité d'un sacrilège. Ils l'ouvrirent avec précaution et sans bruit et entrèrent.

Tous deux s'arrêtèrent sur le seuil comme saisis d'une frayeur invincible. Ce brigand endurci paraissait lui-même craindre d'avancer. Le sanctuaire solitaire était alors si profondément calme et silencieux, que Pierre pouvait entendre dans sa poitrine les battements de son cœur palpitant de remords et d'effroi.

La flamme de la lampe brûlait brillante et claire, et le saint lieu tout entier semblait pénétré de la douce chaleur de son rayonnement. Jamais, même au jour où il était vertueux, elle ne lui avait paru plus sacrée, plus vénérable ni plus aimable que dans cette nuit d'odieuse trahison ! Jamais l'argent et les précieux ornements de l'autel ne lui avaient paru rayonner d'une lumière plus joyeuse ; jamais les images des saints, suspendues aux murs, ne l'avaient regardé avec plus de douceur, jamais les statues placées au-dessus de l'autel n'avaient jeté sur lui des regards de plus compatissante bonté et ne lui avaient souri plus gracieusement qu'en ce moment où son esprit se déterminait au sacrilège !

— Oh ! Judas ! semblaient-elles lui dire avec l'accent d'un doux reproche, Judas ! veux-tu donc trahir la Mère du Fils de l'homme par un baiser ?..

Il ne put supporter cette vue, et baissa les yeux

vers la terre. Mais il lui sembla voir là sa fille enfant, telle qu'il l'avait déposée sur les marches du sanctuaire, sept ans auparavant, dormant encore une fois d'un sommeil réparateur, et lui-même agenouillé auprès d'elle tout pénétré de reconnaissance.

En ce moment, rien de ce qui l'entourait n'avait changé d'aspect. Rien !... Il n'y avait que son cœur de changé.

Quel changement, hélas !

Il repoussa cette vision, par un pénible effort, loin de son imagination et loin de ses yeux : ses regards rencontrèrent encore le rayon fixe de la lampe qui embellissait chaque objet d'un charme mystérieux. Ce que l'œil de l'homme, la lumière de son corps, est au reste de son visage, cette flamme solitaire et pure du sanctuaire semblait l'être à l'esprit de Pierre : c'était comme un œil pénétrant et doux à la fois qui s'arrêtait sur lui, comme pour voir s'il aurait le courage d'accomplir son criminel dessein.

Il y a dans l'œil de l'homme une espèce de charme qui retient le bras du meurtrier, et qui arrête l'élan des bêtes féroces : telle était l'influence qu'exerça l'œil du sanctuaire sur l'âme de l'infortuné. Elle le charmait et le fixait immobile à sa place : nulle promesse, nulle menace, n'eussent pu le pousser au crime sous la magique influence de ce rayonnement ! Pour Pierre, c'était une intelligence surhumaine qui dardait de cette lampe ses regards sur lui, et ses rayons pénétraient dans sa poitrine et scrutaient le fond de son cœur. Ils avaient une voix qu'il entendait, une pointe qui s'enfonçait dans la chair mais avec une tendre délicatesse.

Quoique les rayons semblassent se jouer autour et au-dessus des divers objets, sautant pour ainsi dire, ils se ralentirent dans leur route. Pour lui, ils étaient directs et droits et rapides, comme les flèches qui s'envolent de l'arc, et ils traversaient l'obscurité, mais sans éclairer et sans dissiper les ténèbres. C'était pour lui encore comme le regard fixe d'un ange, comme l'œil d'un céleste gardien du trésor sacré, dont le pouvoir consistait seulement à adoucir, à calmer, mais non à frapper et à détruire.

Et cependant, cette lumière ne l'en subjuguait que plus sûrement, et il n'osait avancer, il lui eût été plus facile, pensait-il, d'affronter un séraphin brandissant un glaive de feu ou des armées de fouets, que ce protecteur silencieux et pacifique du sanctuaire et de ses trésors.

La grâce ne va-t-elle pas triompher de lui ?

Cette succession de pensées et de sentiments dans l'âme de Pierre ne dura en réalité que quelques instants, mais c'était assez pour mettre à bout la patience de son compagnon qui, bien qu'évidemment effrayé lui-même, n'avait ni les mêmes souvenirs, ni les mêmes sentiments qui agissaient si fortement sur le cœur de Pierre.

Le contrebandier rompit brusquement les rêveries qui tenaient Pierre en extase, et lui dit tout bas : oui, tout bas, car le scélérat n'osait pas parler haut en présence de cette lumière :

— Allons, allons, camarade, nous perdons le temps, commençons.

— Je ne peux pas, dit Pierre aussi à voix basse, je n'ose pas.

— Imbécile, reprit grossièrement le voleur ; êtes-vous un enfant ? Souvenez-vous de votre promesse. A l'œuvre et plus de retard.

— Je ne peux pas, répliqua la pauvre victime ; non, pour tout l'or du monde, je ne peux pas voler Celle qui m'a rendu mon enfant dans une nuit semblable à celle-ci !

— Alors, tu veux donc tuer ton enfant dans une nuit semblable, hurla la bête sauvage en grinçant des dents et en lui lançant un regard de tigre. Si tu ne veux pas te souvenir de tes promesses, souviens-toi de nos menaces. Dans dix minutes, je serai chez toi, et en cinq minutes j'aurai fini mon œuvre. Refuse donc, et dans un quart d'heure tu seras veuf et sans enfant.

Pierre était vaincu. Il frissonna à cette pensée, et son cœur défailloit. Le moment de la grâce était passé ; le démon avait repris l'avantage. Le malheureux s'écria avec l'insouciance du désespoir :

— Soit donc, j'achèverai ma damnation. A l'œuvre, mais pas à la lueur de cette lampe ! Non, accordez-moi au moins cela, pas avec cette lumière.

— Pourquoi pas ? demanda l'autre ; est-ce qu'il ne fait pas assez clair ?

— N'importe, dit Pierre, mais pas avec cette lumière. Restons dans l'obscurité complète, si vous le voulez, cela vaudra mieux, ou plutôt découvrez votre lanterne sourde, ce sera parfait.

Et en disant ces mots, il se couvrait les yeux de la main pour ne pas voir la lampe.

Le voleur, tout en murmurant quelques mots entre les dents sur cette singulière idée de Pierre, découvrit sa lanterne. La lueur livide et rouge qui traversait le verre épais et enfumé parut tout à coup souiller la chaste lumière qui illuminait auparavant le saint lieu ; on eût dit un ruisseau de sang qui tombait soudainement dans le cristal d'une fontaine, ou l'éclat sinistre d'une maison en flamme, qui se reflétait sur un beau clair de lune d'été. Cette lueur cependant rassurait Pierre et dissipait ses frayeurs. Son compagnon s'en aperçut et l'encouragea en disant :

— Allons, il faut réparer le temps perdu. Je vois que vous n'aimez pas cette lampe. Eh bien, il faut nous en débarrasser. Elle est en argent, à ce que je vois et ai entendu dire. Tirez-la donc en bas et détachez-la, pendant que je vais prendre les chandeliers de l'autel.

Pierre avait précisément la même pensée. Avec la résolution du désespoir et en se couvrant toujours les yeux, il s'approcha de la lampe, la tira violemment en bas, et, soufflant de toute sa force, il l'éteignit.

Cardinal WISEMAN.

(Lr fin au prochain numéro)

LE DR JOSEPH LARIVIÈRE

M. J. Larivière naquit à Saint-Alexandre, P.Q., le 16 octobre 1849. Il est le troisième fils de J.-B. Larivière et de dame Emilie Jolie. Dieu bénit cette union en leur donnant dix-sept enfants. Cultivateurs de leur état et possédant une modeste aisance, ils purent en s'imposant de rudes sacrifices, faire instruire leurs enfants. Ils ont la consolation d'avoir donné à la société un prêtre et un médecin de grands talents, et de bons citoyens.

Après avoir fréquenté les écoles primaires, le jeune Joseph entra au collège de Sainte-Marie de Monnoir d'où il sortit en 1868.



D'un caractère chevaleresque, toujours prêt à aider les faibles et les opprimés, sans considération des conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter, Joseph ne devait pas rester sourd au cri déchirant qui retentit dans toute la chrétienté : " Le Pape est menacé, le Pape est en danger. " Son enthousiasme habituel (et il ne s'est pas encore refroidi en lui), son enthousiasme pour la grande cause de la religion et de la papauté ne



LES INVITÉS DU 65e A VARENNES

Photo. Laprés & Lavergne

souffrit aucune discussion, et, comme jadis les anciens croisés, il s'écria : " Dieu le veut ! "

Il abandonna donc ses études en 1868 pour s'engager dans la phalange des Zouaves Pontificaux Canadiens. Quand l'heure du départ sonna pour le futur *conzou*, son cœur fut soumis à une bien rude épreuve. Il fallait dire adieu à ses bien-aimés parents ; le jeune soldat devait s'y résigner, et à bien d'autres choses.

Il s'embarqua pour Rome. Il servit dans les rangs des zouaves jusqu'à la reddition de Rome, en 1870.

Il revint au pays sain et sauf et à la grande joie de ses parents, qui tuèrent le veau gras à cette occasion. Joseph Larivière arriva juste au moment où les Féniciens parlaient d'envahir le Canada. Il forma à la hâte une compagnie de volontaires, qu'il commanda en qualité de lieutenant.

La carrière militaire n'offrant aucun avantage, au Canada, le jeune Larivière l'abandonna et commença l'étude de la médecine au collège Victoria. Pendant trois ans, il suivit les cours de cette institution avec beaucoup de succès. Des revers de fortune forcèrent sa famille à quitter le Canada. Il dut prendre le chemin des Etats-Unis avant d'avoir passé ses degrés.

En 1874, Joseph Larivière vint se fixer à Manville, R.I., où il commença la pratique de la médecine, qu'il a toujours poursuivie depuis cette date, avec le plus grand succès. Jeune, fort, actif, courageux, d'une nature franche et sympathique, possédant des qualités réelles pour l'art de guérir, il ne tarda pas à créer une nombreuse clientèle et à se faire un large cercle d'amis.

En 1878, il alla suivre les cours du " American Medical College, " Cincinnati, O., et y passa un examen brillant, recevant son diplôme avec le titre de M. D.

Dans la première année il épousa Mlle Hermina Guertin. M. Larivière en eut treize enfants, dont sept sont encore vivants.

Malgré les travaux quotidiens que lui imposait sa nombreuse clientèle, le Dr Joseph Larivière put s'occuper encore de politique. Les services qu'il rendit à son parti lui valurent la position de médecin du Bureau des Pensions qu'il a occupée jusqu'à l'élection de Cleveland. Il a été aussi coroner de la municipalité.

Le docteur est universellement connu par ses fameuses préparations " Le Régulateur de la Santé de la Femme " et les " Female Plasters. " Ces remèdes sont répandus dans tous les Etats de l'Union et le Dominion du Canada. Ils sont en usage dans les grandes villes comme dans les plus petits villages, et on les appelle les bienfaiteurs de l'humanité.

Le Dr Larivière est membre de la Législature du

Rhode-Island depuis deux ans, et ses amis désiraient le faire réélire pour un troisième terme, mais ses nombreuses occupations ne lui permirent pas d'accepter cet honneur. Il envoya donc sa démission qui fut acceptée avec regret. On dit dans les cercles politiques que notre ami sera sénateur en 1901. On dit aussi que sa démission de membre de la Législature ne serait pas étrangère à sa future nomination de sénateur.

PENSÉES POUR LA SAINT-JEAN

... nous allâmes au feu : M. le Gouverneur le mit à son ordinaire ; j'y chantai l'*Ut queant laxis*, après le feu mis, le *Benedictus* et l'oraison de Saint-Jean, le *Domine salvum fac regem* et l'oraison du roy...

Journal des Jésuites, 1648.

Ce jour doit être un jour de souvenir et de prévision.

Les actions humaines tirent leur valeur du mobile qui les inspire. Nos aïeux ont été grands, admirables, à cause de leur Foi et de leur Religion : ils continuèrent, sur ce sol d'Amérique, les traditions dont il est dit : — *Gesta Dei per Francos*, " Les œuvres de Dieu par les Francs. "

Souvenons-nous.

Un vent de révolte et de pestilence souffle sur le monde ; nous en sentons les effluves empoisonnés : là est le danger !

Prévoyons-y.

J.-C. TACHÉ.

Quel est le véritable riche ? Celui qui est content de son sort.

J'ai relu, dans ces derniers temps, tous les admirables passages de l'Évangile où il est parlé de renoncement et de persécution. Jamais je ne les avais si bien compris et si bien goûtés. Non, on ne peut pas être disciple de Jésus-Christ et mener toujours une vie unie et paisible. Il faut avoir sa part de cette haine qui a poursuivi et qui poursuit encore le Maître. Tout cela est annoncé clairement et déclaré hautement dans l'Évangile. Et cette béatitude promise à ceux qui souffrent pour la justice, et cette joie, cette allégresse d'être frappé et honni à cause du nom de Jésus, comme l'on a de tout cela un sens plus profond, quand on fait soi-même l'épreuve de la colère des ennemis de Dieu !

A NOS COMPATRIOTES DES ÉTATS-UNIS

Frères, vous revenez d'une terre lointaine
Pour vous asseoir une heure au foyer des aïeux,
Et revoir ce pays, qu'un jour d'amère peine,
Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le cœur rempli des voix du passé, l'âme pleine
Des anciens souvenirs, vous revenez heureux
Respirer de nouveau l'atmosphère sereine
Du sol natal, rêver sous ses grands bois ombreux ;

Soyez les bienvenus ! Sur la terre chérie
Que le ciel nous donnait pour commune patrie,
Tous vos noms de chacun sont encore connus ;

Si nous avons longtemps pleuré sur votre absence,
Nos cœurs sont aujourd'hui dans la réjouissance,
Nos bras vous sont ouverts : soyez les bienvenus !

Alfred Assolant

LAFONTAINE (FABULISTE ET POÈTE)

Que je voudrais avoir, en abordant ce sujet, la bonhomie, l'enjouement continuel de l'homme dont j'ai à vous parler présentement.

Car, comme l'a dit Tite-Live, s'il faut pour faire le digne éloge d'un homme être semblable à lui, c'est à dire avoir les mêmes vertus ou les mêmes qualités, alors je me reconnais indigne de pouvoir parler de ce grand personnage dont la gloire littéraire n'a pu être éclipsée dans le genre qu'il a traité, et dont le style en même temps ne craint pas les rudes coups de la plus sévère critique.

Cet homme, bien que dans un siècle où le génie reconnu recevait un dédommagement de ses travaux et de ses peines, comme Molière son ami, n'a pas joui des faveurs de la Cour.

Et pourquoi, me dira-t-on ? Quoi ! un si grand fabuliste et poète n'exerça aucune influence à la Cour ?

Oh ! vous le comprendrez : c'est que dans ces temps-là, comme aujourd'hui, il fallait des adulateurs ; et Lafontaine, — car c'est de lui que je veux parler — dans son âme naïve et toute enfantine, ne pouvait s'abaisser jusqu'à la flatterie.

Comme Lafontaine n'a traité pour ainsi dire qu'un seul genre dans lequel il a excellé — c'est-à-dire, l'apologue, — je le considérerai à la fois comme fabuliste et comme poète.

Dieu a fixé le temps, l'heure, le moment même où chacun doit entrer dans la carrière qu'il lui assigne.

Ayant donné à certains hommes le talent, le génie créateur, il fait que ces hommes privilégiés ignorent eux-mêmes les précieuses qualités déposées dans leur âme, et qui doivent éclore à l'heure marquée par la Providence.

C'est ce qui arriva pour Lafontaine.

Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, avaient couvé en lui de grandes facultés dont la nature l'avait doué ; il avait passé cette partie de sa vie, à dormir et à ne rien faire, comme il le disait lui-même, régime qu'il suivit jusqu'à la fin de sa carrière si l'on en juge par son épithète que voici :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son bien avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dépenser :
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Mais un jour, à la lecture d'une ode de Malherbe, son esprit s'enflamma, et le feu qui dormait depuis longtemps fit bientôt jaillir des étincelles si vives, qu'on s'étonna de ce changement subit opéré dans son être.

Le jeune homme était poète... Nourri à la lecture des anciens, il ne voyait que très peu d'auteurs dans son pays capables de guider ses premiers pas.

Rabelais, Marot, par leurs écrits, éveillèrent en lui l'enjouement, la grâce et la naïveté qui font le charme de ses pièces.

Après s'être rendu familier avec ces auteurs, et

s'être enrichi de tous les trésors possibles, le voilà à l'œuvre.

Cela lui enlevait sans doute du temps pour dormir, lui qui ne faisait rien ; mais cette nature d'élite, sans se préoccuper de la gloire qui l'attendait, composait ses fables et ses contes comme pour chasser l'ennui et se délasser.

Lafontaine possédait au suprême degré l'art de raconter et de décrire, et comme le dit M. Walkenaër, son biographe :

Non seulement il a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un conteur qui plaisante, c'est un témoin présent à l'action et qui veut vous y rendre présent vous-même.

Avant lui, la fable n'avait fait pour ainsi dire que sortir du chaos informe où elle était.

Esope, il est vrai, avait cette finesse, cette ingénuité de l'enfant, cette morale simple et nue qui conviennent si bien à ce genre d'écrit ; mais il lui manquait le souffle de la poésie.

Phèdre, venu après lui, y joignit l'agrément et le charme des vers.

Lafontaine vient ensuite. Par la beauté continue du style, le tour naïf et gracieux, la narration qui coule toujours de source, l'intérêt croissant de certaines pièces qui sont de vrais chefs-d'œuvre dramatiques, par l'ensemble des détails, le fond solide de l'ouvrage, il a éclipsé ses prédécesseurs, et mis une barrière infranchissable entre lui et ceux qui, à l'avenir, seraient tentés d'écrire dans ce genre.

Quelques-uns cependant l'ont approché, et justifient, jusqu'à un certain point, le mot prononcé par lui-même sur le *champ* de l'apologue, qui dit-il,

...Ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Hélas ! oui, ils glanent, mais dans un champ où une main plus habile a déjà cueilli avant eux les plus beaux épis de la moisson.

Ils glanent ! mais ce ne sont que quelques épis oubliés par la main du moissonneur, ou, pour mieux dire, des restes, qui cependant valent encore quelque considération.

Nommer la fable, dit La Harpe, c'est nommer Lafontaine. Le genre et l'auteur ne font plus qu'un.

Esope, Phèdre, Pilpay, Aviénus avaient fait des fables. Il vient et les prend toutes ; et ces fables ne sont plus celles d'Esope, de Phèdre, de Pilpay, d'Aviénus : ce sont les fables de Lafontaine.

Que dirai-je aussi de ses contes, admirables d'invention et de style, mais qui souffrent cependant une morale trop vague et trop flottante, parfois trop crue ?

Il me semble toutefois qu'on devrait être indulgent à son égard, car l'auteur dans la bonté naturelle de son cœur s'est égaré sur ce point sans le vouloir, et, vers la fin de sa vie, répara ses torts en corrigeant ses contes qui sont plutôt libres que licencieux.

Non, cet homme de qui l'on disait qu'il était plus bête que méchant, et que Dieu n'aurait jamais le courage de damner, ne pouvait faire des écrits répréhensibles à la morale comme quelques-uns le prétendent, qu'il y songeât ou qu'il y vit le moindre mal.

Car Lafontaine écrivait pour ainsi dire comme il marchait, sans s'occuper de rien. Il ne s'attendait pas, en composant ses fables ou ses contes, à devenir le fabuliste sans rival, le conteur naïf et original par excellence, le poète distingué entre tous, titres qui le placent au premier rang des plus grands hommes de lettres de France, voire même de l'univers.

Suivant Gerusez : "c'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité."

En effet, aucun poète dans sa langue ne s'en est servi plus habilement que lui.

Il sait se plier à tous les tons et passer du... grave au doux, du plaisant au sévère, sans recherche ni affectation.

Nous en avons un exemple, dans ces vers :

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'empette ;
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu ; même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre ;
Tremblez, humains ; faites des vœux ;
Voici le maître de la terre.

¶ Tout chez le poète est naturel, gracieux et naïf. Il a su montrer aussi que l'harmonie est la langue du poète.

■ Et qui mieux que le grand fabuliste a employé cette belle qualité, je pourrais dire indispensable de la poésie ?...

Quel pinceau plus habile a pu peindre la nature dans toute sa beauté ?...

■ Il fallait un Lafontaine.

C'est de lui que l'on peut dire : qu'il peint avec la parole. On ne le lit pas, on le goûte ; on s'indigne avec lui, on soupire à ses chants de tendresse et d'amour qui sont comme un écho des soupirs de Tibulle, des chants plaintifs d'Ovide dans son exil du Pont.

Oui, jamais homme n'a manié la langue avec plus de hardiesse, de souplesse, de finesse et de goût.

En imitant les autres il s'est rendu inimitable ; et certes, on ne le peut traduire en aucune langue parce qu'il s'en est fait une qui lui est propre.

Nous n'avons qu'à lire quelques-unes de ses fables, et nous ne pourrions nous empêcher de nous dire en nous-mêmes, ou mieux encore, à haute voix avec Mme de Sévigné, qui, après avoir lu une fable du bonhomme, s'écriait ravie : "Cela est peint !"

Et dire que sur près de trois cents fables, fort peu sont médiocres, et plus de deux cent cinquante sont des chefs-d'œuvre, suivant l'opinion de la plupart des critiques.

Vous me permettrez sans doute d'en parler quelque peu ; je pense que vous me saurez gré d'avoir éveillé dans votre mémoire des fables, que la plupart d'entre vous avez sues par cœur et que vous vous rappelez peut-être encore.

Quoi de plus admirable que les fables des *Animaux malades de la peste* ; du *Chêne et du roseau* ; du *Rat retiré du monde* ; de *l'Alouette et ses petits* ; du *Chat et du vieux rat* ?

Ce sont autant de drames complets où les scènes sont parfaites par le dialogue et le caractère de chaque personnage. Le temps, l'action, le lieu, tout y est observé.

Pour moi, néanmoins, la fable qui me frappe le plus quand je lis Lafontaine, est celle des *Deux pigeons*.

On voit que le grand fabuliste possédait à un haut degré cette sensibilité douce et exquise qui donne à ses écrits, toujours sans dessein, jamais sans effet, un attrait irrésistible.

Que de sentiments répandus partout !

Avec quel épanchement de cœur et même effusion de larmes il nous parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié ! C'est l'écho d'une âme remplie de tendresse et d'affection.

La fable des *Deux pigeons* nous en donne un exemple, et s'il n'y avait tant de chefs-d'œuvre qui balancent notre choix, nous serions tentés de donner la palme à cette dernière.

Oui, qu'elle est belle, cette fable ! qu'elle est touchante ! quel couple aimable que ces deux pigeons ! Comme ils s'aiment ! comme leurs adieux respirent la tendresse la plus vive, la plus naturelle !

Il part, l'amoureux ramier ; on le suit dans son voyage périlleux, et l'on sent courir en soi comme un frisson de crainte à la pensée de sa mort peut-être, avant de revoir son compagnon qui pleure sur son funeste sort.

Mais voilà qu'il arrive blessé, à son cher colombier plongé dans le deuil par son absence, et la tristesse fait place à la joie, aux plaisirs.

Puis, revenant sur lui-même, le poète redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, avec les sentiments les plus tendres, les plus mélancoliques.

Enfin, j'en passe plus de cent autres qui, comme celle-là, mériteraient notre attention, car ce serait trop long que de les citer.

Bien que je sois, permettez-moi de le dire, un admirateur de Lafontaine, et certes je crois que nous le sommes tous, le sujet proposé par quelques amis



Photo Laprés & Favergne

STATUE DEVANT FIGURER A L'EXPOSITION DE PARIS

me semblait aride, et même, au premier abord, pardonnez-moi cette parole, impossible à traiter.

Avec un peu de recherches et de persévérance, je n'ai pu cependant donner aux lecteurs qu'une bien faible esquisse du grand homme dont j'avais à parler.

Heureux si j'ai pu aussi par mes paroles vous engager à relire Lafontaine où vous puiserez des trésors d'une richesse incomparable.

Quelques-uns ont beau essayer de lui trouver des défauts, ils ne pourront y réussir, et s'ils y parviennent, leur nom sera prononcé avec mépris, comme celui de Zoïle, le détracteur du divin Homère.

Puis à ceux qui se prétendent pleins d'esprit et de science, et entreprendraient de leur côté cette tâche vile et basse d'abaisser Lafontaine, je pourrais dire les paroles que Molière, dans un moment d'effusion, prononçait de lui : Nos beaux esprits n'effaceraient jamais le bonhomme."

Paul Jury

NOS GRAVURES

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

C'est le 22 juin, cette année, que Montréal célèbre la solennité du patron du Canada, saint Jean-Baptiste.

A cette occasion, nous croyons plaire à nos lecteurs en publiant les portraits des principaux dignitaires du bureau de la Société Saint-Jean-Baptiste, MM. F.-L. Béique, avocat, président ; J.-X. Perreault, commissaire du gouvernement à l'Exposition de Paris, vice-président ; D. Parizeau, ex-membre de la Chambre des députés de Québec, vice-président.

C'est grâce à l'activité, au dévouement si connus de ces messieurs que notre fête nationale revêtra, cette année, un cachet plus grandiose encore que les années précédentes.

LE 65^e A VARENNES

Le samedi, 10 juin courant, les dévoués officiers de notre bataillon de milice volontaire, le 65^e, ayant à leur tête le brave et bon lieutenant-colonel Labelle, amenaient à Varennes une grande partie de leur corps de troupes : ces messieurs avaient décidé d'établir, durant trois jours, un camp avec la vie des camps, les exercices, les marches, et surtout... la *popote* en plein air.

Tout cela, ces officiers le faisaient à leurs frais.

C'est une partie de plaisir : oui, mais c'est aussi une rude corvée ! Demandez-le à nos excellents compagnons d'armes, les Zouaves Pontificaux, qui n'ont pas eu l'insigne bonheur de... *carotter* le camp de Rocca di Papa (ancien camp d'Annibal) et informez-vous s'ils ont eu une douce villégiature durant les mois qu'ils ont passés là !

Cependant, le 65^e n'a pas eu à retordre le fil—que dis-je : les câbles !—qu'ont retordus nos Zouaves. Ils ont été choyés de la bonne population de Varennes ; les autorités religieuses et civiles ont rivalisé d'amabilité envers eux, les touristes même se sont mis de la partie, et j'aperçois là-bas, à gauche du groupe, la bonne figure du poète canadien, M. Louis Fréchette.

Ce qui n'a pas lieu d'étonner : le prêtre, le soldat l'écrivain, l'artiste, c'est tout un ; le premier, c'est le soldat de Dieu allant, sous le feu des combats, au risque d'être tué cent fois, reconforter les blessés, donner la suprême force aux agonisants ; le second, c'est le défenseur de la patrie, du foyer, de l'autel ; le troisième, en ses vers vibrants, écrit l'épopée que créent les deux premiers ; le dernier immortalise par son burin, par son pinceau, les traits du plus brave...

Voilà pourquoi nous, qui les connaissons, aimons le prêtre, la Secur de Charité, cet ange paraissant toujours près de s'envoler là-haut, l'humble soldat, le poète aux divines inspirations, l'artiste imprimant son âme dans l'immobile, l'éternel récit de marbre qu'il fait d'une grande figure, d'une grande action !

Voilà pourquoi nous aimons Jeanne d'Arc la sainte enfant invincible, le commandant Marchand, ce fier guerrier chrétien !

Vous voyez qu'il fait bon contempler notre 65^e, qui suggère de telles pensées.

LE COMMANDANT MARCHAND

L'héroïque Français, dont la marche à travers des obstacles invincibles a fait l'admiration de tous ; le brave officier qui, en vertu du droit naturel, du droit des gens et du droit civil des nations policées, prit possession de Fachoda, là-bas, au sud de l'Afrique, et y planta le glorieux drapeau de la nation civilisée par excellence ; le chrétien convaincu et que le danger incessant a rendu, si possible, plus chrétien encore, est rentré en France après un voyage de cinq mille lieues ayant duré trois ans, voyage qui semble une légende, un conte fait à plaisir, un mythe.

Ils ont dit, eux, ces vendeurs d'orviétan de la perfide Albion, que le Français avait fait une réelle équipée : elle prend les allures d'une épopée.

C'était aussi des équipées, au XV^e siècle, sous Charles VII, quand vos armées, vos ducs et vos princes royaux, pris d'irrésistible panique, fuyaient dans toutes les directions devant l'Enfant, devant cette radieuse vierge que la trahison vous livra, que vous cherchâtes à souiller—comme si votre grossière impudence pouvait ternir la gloire de France, Jeanne d'Arc ou le Commandant Marchand, qui qu'elle soit !

Ah ! Bedford ! Frère de roi—moins qu'un valet devant la Pucelle !... Tes mânes ont dû tressaillir d'aise, en voyant, lorsqu'il s'agit de ce vaillant capitaine, qu'il y avait encore aux brouillards de la Tamise, des gueux ayant tes sentiments !

Ce fut—et c'est encore en ce moment—un voyage triomphal par toute la France. On veut, au pays des plus grandes vertus, lui faire oublier la lâcheté un peu forcée des gouvernants. Il faut qu'il oublie, le brave commandant, la tristesse immense de son retour quand il reçut l'ordre d'évacuer Fachoda : la guerre et tout son cortège de ruines et de morts, la trahison de l'or anglais et des sectes maudites, juiverie ou franc-maçonnerie, alliées d'Albion, c'était ce qui menaçait la " douce France " si celle-ci gardait Fachoda... C'est l'excuse du gouvernement français.

Mais le drapeau de France a flotté le premier à cet endroit du Nil : la prescription ni aucune mauvaise raison ne vaut contre ce droit—et la main qui planta le bel étendard de la Fille aînée de l'Eglise, ce fut la main du Commandant Marchand !

DE BAILLEUL.

SCIENCE AMUSANTE

VÉGÉTATION INSTANTANÉE

Voulez-vous faire pousser instantanément un champignon ? Rien n'est plus simple. Prenez un grand cône renversé, et versez-y 30 grammes d'acide azotique et 30 grammes d'huile essentielle de gaïac. Il se produira une vive fermentation, accompagnée de fumée et une masse spongieuse s'élèvera, ayant la forme d'un champignon naturel.

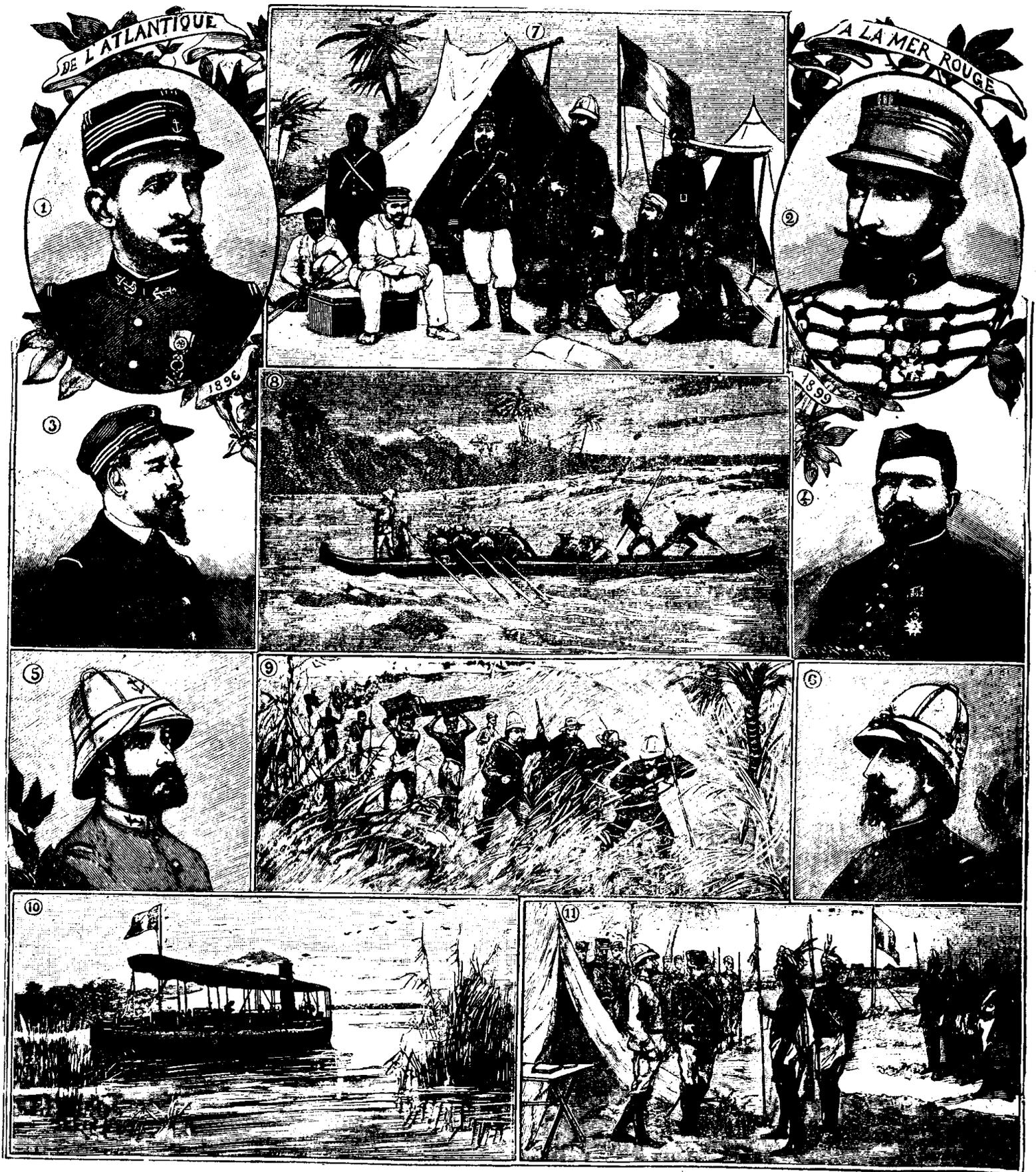
LE MARRON-VEILLEUSE

Pelez un marron d'Inde, percez-le de trous avec une grosse épingle et laissez-le séjourner dans l'huile pendant vingt-quatre heures ; enfin, introduisez à l'intérieur un peu de mèche de coton.

Vous aurez ainsi constitué une veilleuse originale : le marron flottera à la surface d'un verre d'eau et la mèche brûlera.

Quel est le vrai sage ? Celui qui ne dédaigne les leçons de personne.

A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE



1. Le Commandant Marchand.—2. Le capitaine Baratier.—3. Le lieutenant de vaisseau Morin.—4. Le capitaine Germain.—5. Le lieutenant Largeau.—6. Le capitaine Mangi.—7. Un campement à Bangui.—8.—Les rapides du Haut-Oubanghi.—9. A travers la Brouse.—10. La canonnière *Faïdherbe*.—11. L'arrivée à Fachoda

LE COMMANDANT MARCHAND ET LES OFFICIERS DE SA MISSION



SAINT-PIERRE DE ROME.—Promulgation de la bulle papale annonçant le jubilé universel

LE CANADA A PARIS EN 1900

(Voir gravure)

Au nombre des envois du Canada à l'exposition universelle de Paris, figurera avec honneur un splendide monument funéraire dont nous publions une illustration dans ce numéro.

C'est un chef-d'œuvre qui démontre bien le progrès de la sculpture chez nous, le talent réel de l'auteur, M. J. Brunet. Tout le monde connaît ce vaillant compatriote qui, de modeste ouvrier, a réussi à établir les vastes ateliers de la Côte des Neiges, d'où sortent la plupart des beaux monuments qui ornent le cimetière de la Côte des Neiges et que l'on peut comparer aux plus beaux du monde entier en ce genre.

M. Brunet mérite tous les éloges pour cette entreprise coûteuse dont la conception a nécessité tant de recherches, un si long travail et un immense talent, de l'aveu de tous les connaisseurs en choses artistiques. M. Brunet a tiré de ses riches carrières de granit rouge, rose et gris de St-Philippe d'Argenteuil, le monolithe qui a servi à ce monument si remarquable encore par son fin et délicat ciselage. C'est une immense pièce travaillée comme un bijou. Il est absolument certain que ce monument ne reviendra pas au Canada, car il deviendra bien vite la propriété de quelque riche amateur européen.

Pour compléter nos renseignements sur les grands ateliers de M. Brunet, disons qu'il emploie une légion d'ouvriers recrutés parmi les plus habiles du continent ; que son outillage lui permet d'exécuter rapidement les ouvrages les plus difficiles, et cela grâce au moyen de l'air comprimé. Tout le granit employé, rouge, rose et gris, est tiré des superbes carrières de Saint-Philippe d'Argenteuil, qui couvrent 72 arpents de superficie. Elles passent pour les plus riches du continent, et le granit qui en est extrait est bien supérieur à celui d'Ecosse, tant par le grain qui est plus dur, que par la veine qui est plus régulière, et la couleur, qui est d'un ton beaucoup plus riche.

FÊTE FRANÇAISE DU 14 JUILLET

Cette fête, donnée au profit de la Maison de Refuge, pour secourir les pauvres français éloignés du foyer familial et du centre d'appui où ils ont été élevés, a toujours trouvé la plus sincère sympathie dans notre ville.

Nous croyons pouvoir annoncer à ses bienveillants protecteurs canadiens, qu'elle aura cette année un attrait tout particulier en suite des mesures prises à la réunion du comité des dames patronnesses, sous la présidence générale de Madame L.-B. de Gonzague.

A la même réunion assistaient M. Pinoteaux, président de l'Union Nationale Française, et différents membres du comité des fêtes ainsi que les délégués de la Société Mutuelle et des Vétérans Français.

Trois dames se sont particulièrement dévouées et se disputent l'honneur de recueillir le plus grand nombre de souscriptions en faveur de cette belle œuvre, sans distinction du département spécial dont elles avaient individuellement assumé la direction, oubliant toute personnalité au profit de l'œuvre. Ces dames sont : Mme Snowden, présidente du banquet ; Mme Perron, présidente de la Tombola, et Mme Nilca de Marchi, qui présidera à la décoration et au département des fleurs. Cette dernière est particulièrement sensible aux nombreuses adhésions et aux marques de sympathie qu'elle a rencontrées dans ses nouvelles fonctions, et nous prie de remercier les généreux donateurs canadiens de l'aimable accueil qu'ils lui ont fait jusqu'ici au nom de la charité.

Le programme de la fête champêtre au Parc Sommer pendant les trois journées des 14, 15 et 17 juillet, offrira une suite d'attractions et de surprises dont nous n'énumérerons que celles dont la publicité est indispensable.

1. Le banquet du 14 juillet, à six heures du soir, à 50 cents seulement, organisé par les dames avec le concours des généreuses donatrices canadiennes, et

servi par les plus charmantes de nos demoiselles canadiennes et françaises, dont nous avons apprécié le dévouement gracieux dans les inoubliables bazars de Nazareth et de l'hôpital Notre-Dame.

2. La Tombola qui regorge de surprises originales, dont un grand nombre sont d'une élégance des plus séduisantes et qui sera couronnée du grand prix de la compagnie Transatlantique—voyage en 1re classe de New-York à Paris avec retour, valable pendant la durée de l'Exposition de 1900—que tout le monde pourra acquérir en risquant un modeste dollar.

3. Le kiosque des fleurs qui sera, paraît-il, une merveille de goût par la disposition et la richesse de ses ressources.

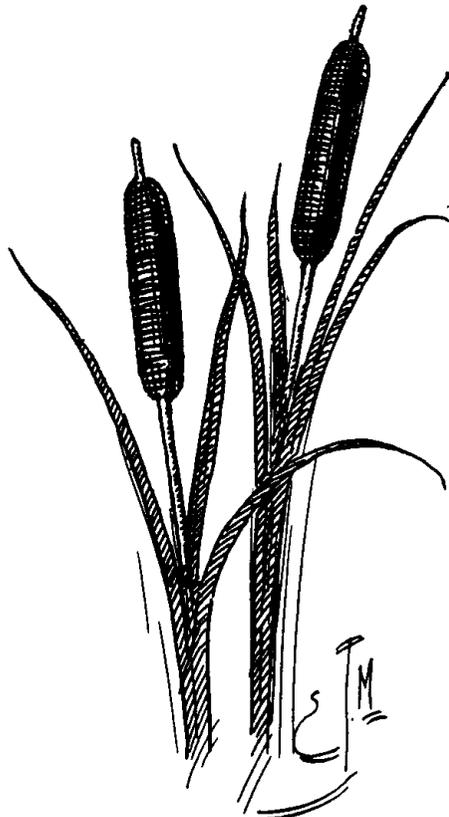
Le comité sollicite respectueusement les personnes qui n'auraient pas pris part à cette fête, en les priant d'adresser toute communication ou envoi à l'une des dames présidentes citées plus haut. Pour Mesdames Snowden et Perron, prière de s'adresser au comité des dames, 55, rue Mansfield, et pour Mme Nilca de Marchi, à son domicile, 733, rue Sherbrooke.

On peut également se procurer chez ces dames des cartes d'entrée et de la tombola au prix de 10 cents, ainsi que des cartes pour le banquet ; elles accueilleront du reste avec la même reconnaissance les dons les plus modestes, qui trouveront leur récompense dans la splendeur de la fête, et la cordialité qui sera réservée à tous les participants de quelque nationalité qu'ils soient, la charité étant de tous les pays, et ne parlant qu'une seule langue : celle du cœur.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA QUENOUILLE

La massette, que les Canadiens nomment *quenouille*, les Français, *herbe au bedeau*, *massue d'eau*, *canne de jonc*, et les Anglais, *cut tail flag*, est une plante fort connue de tous nos lecteurs. Cependant nous supposons que la plupart ne savent pas que l'épi cylindrique de couleur brune qui ressemble vaguement à la quenouille dont nos grand-mères se servaient pour filer, est composé de fleurs. Et il faut le croire, puisque les botanistes l'affirment.



Ils nous disent même que ces fleurs sont, les unes mâles, les autres femelles. Les premières, moins nombreuses, sont placées à la partie supérieure et disparaissent après la floraison, tandis que les pistilles persistent et donnent naissance aux fruits munis de soies.

On prétend que sa tige souterraine est d'un goût

assez agréable et que dans certaines contrées on mange les jeunes racines après les avoir fait confire.

Ici, nous employons ses feuilles longues et rubanées pour faire des paillasons, des matras, et dans certaines contrées d'Europe les pauvres en couvrent les toits de leurs chaumières. Le duvet laineux des fleurs sert à remplir les matelas et les oreillers, parfois à calfater les vaisseaux. Alphonse Karr, qui sait tout, ajoute qu'en "le mêlant à du poil de lapin, on en a fait des chapeaux de castor." Les enfants, ces ingénieux bonshommes, utilisent les quenouilles d'une tout autre manière : après avoir trempé les épis dans le pétrole, ils s'en font des torches !

Terminons en rappelant un grand et pénible souvenir. Bernardin de Saint-Pierre et Alphonse Karr nous disent que le "typha, rosati à musselth, est celui que les Juifs mirent aux mains du Christ pour figurer un sceptre dérisoire."

Il faut la plaindre, cette pauvre plante, d'avoir servi d'ignoble instrument pour le plaisir d'une foule déicide.

A. J. Massicotte

PROPOS DU DOCTEUR

LA VIANDE CRUE

Depuis longtemps connu, l'usage de la viande crue peut rendre des services dans certaines formes de diarrhées chroniques, de maladies d'intestins, d'anémie ; je vais donc préciser le mode de préparation de cette viande, car on ne mange pas un bifteck cru comme on mange un bifteck aux pommes. Pour préparer de la viande crue, vous prendrez un beau morceau de filet ou de romsteck, bien maigre, ou encore, une belle côtelette de mouton ; car, malgré son odeur un peu forte, la viande de mouton doit être préférée à la viande de bœuf, car elle ne donne pas le ver solitaire. Vous voilà donc en face de votre morceau de viande : à l'aide de la pointe d'un couteau, vous enlevez tout ce qu'on appelle vulgairement les nerfs, tout ce qui n'est pas rouge et qui n'est pas de la chair musculaire. Quand ce travail est achevé, vous passez la viande sur une râpe fine de façon à obtenir une pulpe que vous disposez en boulettes de la forme et de la grosseur d'un haricot. Jetez ensuite ces boulettes dans un peu de bouillon bouillant, vous les blanchirez, vous leur enlèverez un peu de cet aspect qui déplaît facilement. J'oubliais de vous dire de saler légèrement. Ainsi préparés, ces haricots rouges ou blancs s'avalent facilement. Si la forme en boulettes ne vous agréait pas, mélangez la pulpe de viande à une purée de légumes (pommes de terre, lentilles, pois cassés, haricots) ou à un peu de confiture de groseilles ; vous verrez que cela est très bon.

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mme E. Belz, 61, rue Rachel ; Edouard Poupard, 333, rue Beaudry ; Alf. Baillargé, 26, rue Mentana ; Alphonse Savaria, 435, rue Cadieux.

Ville Saint-Louis.—Victorin Fyfe, 1347, rue Sanguinet.

Quebec.—Ed. Angers, 107, rue de la Couronne, St-Roch ; Paul Fecteau, 32, rue Morin, St-Sauveur ; L.-F. Falardeau, 79, rue Desfossés, St-Roch.

Lévis.—M. Genest.

St-Hyacinthe.—Mlle M.-L. Caouette.

Trois-Rivières.—Mlle Emma Blouin.

Ottawa.—P.-C. Guillaume,

Plessisville.—J.-H. Dutil.

VOTRE SANTÉ EST PRÉCIEUSE, MESDAMES

Il n'y a rien de plus précieux que la santé, mesdames, et vous ne devez négliger aucun moyen de l'améliorer si elle est dans une condition précaire. Non seulement le mauvais état de votre santé vous fait souffrir, met vos jours en danger, mais il exerce encore une influence pernicieuse sur les petits êtres que vous êtes appelées à mettre au jour. C'est donc pour vous, mères de famille, un devoir primordial de vous conformer strictement aux règles de l'hygiène et de prendre les remèdes les plus propres à vous rendre les forces et la vigueur que la maladie vous a fait perdre. Si vos organes ne fonctionnent plus normalement, c'est que la maladie approche à grands pas. Évitez-la, mesdames, en prenant le fameux remède si bien connu : LE RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME du Dr J. Larivière, dont vous ferez usage simultanément avec les FEMELLE PLÂSTERS du même docteur. Tous les pharmaciens vendent ces remèdes. Prix du "Régulateur" \$1.00, 25 cents le "Female Plaster" ou les demander au DR J. LARIVIÈRE, MANVILLE, R. I. Vous ne recouvrerez vos forces qu'en faisant usage de ces spécifiques.

— Feu sir John McDonald a été fait ministre la première fois le 11 mai 1847.

— L'organe le plus naturel chez la femme, c'est la langue.

C'EST AGAÇANT

Quoi de plus agaçant qu'une toux opiniâtre ? On s'épuise, on se fatigue et on fatigue les personnes qui vivent à nos côtés. Il est cependant si simple de prendre quelques doses de *Baume Rhumal* pour mettre fin à cette torture.

— Dans son numéro du 1er juin, *La Grande Revue* publie ce qui suit : Qu'est-ce que le public, par P. Stapier ; Lagibasse, par Jean Richepin ; Le théâtre de Henry Becque, par J. Wogue ; La police politique sous la restauration, par E. Daudet ; Balzac et le notaire Peytel, par G. Ferry ; Claude Serpoles, par F. Causot ; Les Salons, par L. Bénédite ; Chronique, par Marcel Theaux.

La Revue contient 248 pages au moins. Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

UN DUEL ACHARNÉ

Pernétuel, se poursuit chaque jour entre le *Baume Rhumal* et l'innombrable légion des maladies de la gorge et des pommions.

POUR CHAPELETS DES RR PP Croisiers, médailles et petits chapelets de St. Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les efforts sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces ; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent si hautement notre traitement se trouvent le Rév. K. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron de coupe, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—1

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé, St Louis de Gonzague.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Chaussures d'Été



Nous avons de fort belles chaussures dans le genre le plus nouveau.

Chaussures unies avec hausse de fantaisie.

Très "chic" et très populaire cet été.

Prix depuis \$1.50 et plus

RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chaboillez.

AVIS IMPORTANT

Il y a encore un grand nombre de familles qui sont sous l'impression que LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES ne fait que les enterrements de ses abonnés. Elles font erreur. La Société Coopérative de Frais Funéraires, au contraire, fait plus d'enterrements privés que d'enterrements d'abonnés ; son roulant de première classe, son stock considérable et varié, et ses employés nombreux lui permettent de donner un service prompt et satisfaisant. Les prix sont à la portée de toutes les bourses.

Bureau Central :

1756 Sainte-Catherine

Téléphones :

BELL EST 1235

MARCHANDS 563

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

La Fête St-Jean-Baptiste

Aura un attrait tout particulier cette année pour les citoyens du quartier St-Joseph, car la procession défilera dans la partie ouest de la rue Notre-Dame.

A l'occasion de cette fête et de cette démonstration patriotique, nous offrons des marchandises de circonstance à des prix spéciaux, des prix de fête.

Les Drapeaux tricolores qui rappellent les sentiments enthousiastes dans ces jours de gala, feront partie de notre assortiment. En prévision de la grande demande qui se fera ces jours-là, nous offrons une grande quantité de Pavillons et Drapeaux de toutes les grandeurs depuis 5, 10, 15 et 20 cents en montant.

Si le soleil est ardent ce jour-là, notre assortiment de Parasols vous suggérera l'idée d'en acheter chez nous, ceux de 69c, \$1.00 et \$1.25 sont très jolis. Nos Parasols de fantaisie monture Paragon vous tenteront. S'il fait chaud, un éventail que nous donnerons à ceux qui achèteront chez nous sera très acceptable.

Mousseline pointillée, nuances nouvelles, nile rose, crème, blanche, verte, prix régulier 15c, de la fête 7½c. Nos Chiffons partiront vite aux prix de la fête, c'est-à-dire bon marché.

Crépons soufflés valent 75c, prix de la fête 25c.

Etoffes à Robes noires et couleur, prix spéciaux pour la fête, ce département est rempli de belles marchandises.

Bas Fantaisie, carreaux ou rayés, très bien finis, prix régulier 45c, prix de fête 23c.

Corps légers pour Dames, le tour du cou est ouragé et le fini de ces corps est vraiment un ouvrage de fantaisie, choix immense, prix de la fête 13, 15, 20 et 25 cents.

Bien que nous n'ayons pas un vrai département de chapeaux, nous avons en mains un stock de chapeaux garnis qu'il nous faut vendre sans faute. Comment trouvez-vous ces réductions ?

Sailors garnis, prix réguliers \$1.00 et \$1.25, prix de la fête 39c.

Chapeaux garnis, prix réguliers \$2.50, prix de la fête 99c.

Nos amis de la campagne qui viendront nous aider à célébrer notre fête nationale sont invités à venir au Grand Magasin de l'Ouest, l'épargne qu'ils feront sur un achat de quelques piastres, paiera leurs dépenses du jour.

La Grande Procession, Les Prix de la Fête, Le Grand Magasin de l'Ouest seront les principaux attraites le Jour de la St-Jean-Baptiste, dans le Quartier St-Joseph.

S. A. Larose,

PROPRIÉTAIRE.

Coin des Rues

NOTRE-DAME

et **AQUEDUC.**

HISTOIRE NATURELLE

LE PLUVIAN ET L'HIPPOPOTAME

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Notre gravure fournit une démonstration nouvelle, bien saisissante, de cette vérité ; on peut l'ajouter à celles qu'en donna jadis La Fontaine. Que font ces gracieux oiseaux perchés sur le dos de ce monstrueux hippopotame ? Ils cherchent de minuscules insectes, des petits vers, qui adhèrent au cuir épais de l'animal, afin d'en faire leur nourriture. Ils se livrent à leur besogne et font leur repas avec le même sécurité que s'ils picoreraient dans un champ ou sur l'écorce d'un gros tronc d'arbre et ils semblent peu s'émouvoir des secousses que leur donne forcément cette énorme masse flottante. Il ne faut pas en être surpris car en opérant ainsi et tout en se nourrissant, le petit oiseau rend un

signalé service à son gros ami. Il lui fait office de gratte-dos et débarrasse sa rude peau des parasites qui sont venus y élire domicile et lui causent de pénibles démangeaisons. Aussi notre hippopotame se laisse-t-il faire complaisamment, trop heureux que son aimable compagnon se charge d'un nettoyage qu'il ne parviendrait pas à faire lui-même.

Ce curieux oiseau est le pluvian d'Égypte. Il se montre sur les deux rives du Nil, à partir du Caire, et aussi le long d'autres cours d'eau de l'Afrique occidentale. Il vit exclusivement sur le bord de l'eau.

Les pluvians sont des échassiers ; ils forment transition entre le courvite isabelle et les pluviers. La longueur de cet oiseau n'est que de vingt trois centimètres. Sur le haut de la tête il a une large bande foncée ; une autre s'étend, de chaque côté, de l'œil à la nuque ; enfin il en porte aussi une foncée sur la poitrine. Les longues plumes du dos sont d'un noir

profond. La gorge et le ventre sont blancs, la poitrine et les flancs d'un brun roux pâle, le croupion isabelle. Les couvertures supérieures des ailes et les scapulaires sont d'un bleu ardoisé clair ou gris cendré ; les rémiges sont rayées de noir et de blanc.

Vif et léger, agile et élégant, le pluvian s'établit ordinairement sur des bancs de sable et il y demeure tant que les hautes eaux ne le forcent pas à s'éloigner. Il court sur le sable ou vole à la surface de l'eau en la rasant de près. Son vol est facile, mais peu soutenu. Sa course est rapide, mais elle n'est pas saccadée comme celle du pluvier. Il fait entendre souvent un cri un peu sifflant ; il est aussi bavard que le courvite isabelle est silencieux.

Très prudent, le pluvian cache soigneusement ses œufs à ses ennemis. Il les enfouit d'ordinaire complètement dans le sable, à peu de profondeur. Ses œufs sont d'un jaune de sable rougâtre de teintes variées



LE PLUVIAN ET L'HIPPOPOTAME

avec des taches, des points et des raies d'un brun châtain vif.

Le pluvian se nourrit surtout d'aliments tirés du règne animal ; il mange des insectes de toute espèce, des mouches, des araignées d'eau, des vers, de petits coquillages, des poissons et même des morceaux de chair de grands vertébrés. On comprend que le vaste dos de l'hippopotame lui fournisse un terrain de chasse très fructueux, car l'eau vient constamment déposer sur sa surface de nombreux animalcules dont certains deviennent des parasites pour l'animal.

Précieux pour l'hippopotame à cause des soins de toilette qu'il lui donne, le pluvian ne se rend pas moins utile pour le crocodile. Il vit en parfaite amitié avec lui et court sur sa carapace comme sur un rocher, mangeant les vers et les sangsues filiformes qui y demeurent attachés. Il fait mieux encore à son égard et pousse la complaisance jusqu'à lui curer les dents avec son bec.

Le crocodile, étant presque toujours dans l'eau, a

facilement la machoire infestée de petites sangsues filiformes qui l'incommodent beaucoup et lui enflamment les gencives. Aussi, dès qu'il est tranquille sur le sable, s'empresse-t-il de bâiller fortement afin que l'air lui rafraîchisse la gueule. L'oiseau profite de ce moment, pénètre sans effroi dans le gouffre béant, et procède à un nettoyage complet du râtelier du crocodile. Il enlève les débris d'aliments restés entre les dents et les mange ainsi que les parasites gênants fixés aux gencives et aux mâchoires. C'est tout profit pour l'un et pour l'autre. Les moindres reliefs du festin du monstre sont un régal pour l'oiseau. Quant au crocodile, il se prête avec satisfaction aux investigations de l'opérateur ; avec sa langue trop courte, il ne pourrait pas nettoyer lui-même l'intérieur de sa gueule et il accepte de bonne grâce les excellents offices du petit oiseau.

Celui-ci, tout petit qu'il est, rend au gros reptile d'autres services encore. Les Arabes ont appelé le pluvian l'avertisseur du crocodile ; c'est très exact. Dès

qu'il voit venir un danger quelconque, il pousse un cri qui éveille le crocodile et lui permet de plonger à temps au fond de l'eau. L'oiseau est rusé et intelligent, il donne très justement l'alarme quand le danger est réel ; prudent et agile, il saurait aussi se soustraire aux mauvaises dispositions des gros animaux dont il se fait le serviteur.

GUSTAVE REGELSPERGER.

LE PREMIER DISTILLATEUR

Un pauvre moujik s'en fut aux champs pour labourer sans avoir déjeuné. Il emportait un croûton. Quand il eut retourné sa charrue, il cacha son croûton sous un buisson et étendit par-dessus son caftan.

Le cheval s'était fatigué, le moujik avait faim. Le moujik détela le cheval et le laissa paître ; puis il s'approcha du caftan pour dîner. Il souleva le caftan ;

pas de croûton. Il cherche, il cherche, il tourne et retourne son caftan, il le secoue : pas de croûton.

Le moujik s'étonne.

—Quelle chose étrange ! pensait-il. Je n'ai vu venir personne, et cependant quelqu'un m'a enlevé mon croûton !

C'était un diabolotin qui, pendant que le moujik labourait, lui avait volé le croûton. Puis il s'était assis derrière le buisson, pour écouter le moujik, comme il allait s'emporter et nommer le diable.

Le moujik n'était pas content.

—Bah ! qu'il dit, je ne mourrai pas de faim. Celui qui me l'a pris en avait sans doute besoin : qu'il le mange à sa santé.

Et le moujik s'en fut au puits, but de l'eau, se reposa un moment, remit le cheval à la charrue et recommença de labourer.

Le diabolotin était furieux de n'avoir pu jeter le moujik dans le péché. Il alla demander conseil au diable en chef. Il lui raconta comment il avait pris au moujik son croûton, et comment le moujik, au lieu de s'emporter, avait dit : " A sa santé ! "

Le diable en chef se mit en colère :

—Puisque, dit-il, le moujik t'a roulé dans cette affaire, c'est que toi-même tu as manqué à ton devoir. Tu n'as pas su t'y prendre. Si, qu'il dit, on laisse les moujiks et aussi leur babas nous braver ainsi, ce ne sera plus une vie... Cela ne peut pas se passer de la sorte : va donc, retourne chez ce moujik, et gagne ton croûton si tu veux le manger. Si, d'ici à trois ans, tu n'as pas vaincu ce moujik, je te plongerais dans l'eau bénite.

Le diabolotin fut épouvanté.

Il revint en courant sur la terre, et songea longtemps au moyen de réparer sa faute. Il réfléchissait, le diabolotin ; il finit par trouver.

Il prit la forme d'un brave homme et entra au service du moujik. Prévoyant que l'été serait sec, il persuada à son maître de semer le blé dans les terres marécageuses. Le moujik écouta son serviteur, et sema le blé dans les terres marécageuses.

Chez tous les autres moujiks, le blé fut brûlé par le soleil ; chez le pauvre moujik tout poussa haut et dru ; il eut à manger jusqu'à la moisson suivante, et il lui resta encore beaucoup de pain.

Cet été-là, le serviteur persuada au moujik de semer le blé sur les hauteurs : et justement l'année fut pluvieuse.

Chez les autres, le blé versa, pourrit, les épis ne mûrirent point ; tandis que le moujik récolta sur les hauteurs un blé admirable. Et il eut tant de blé en surplus, qu'il ne savait qu'en faire.

Alors le serviteur apprit au moujik à en faire de la vodka, se mit à boire lui-même et à la faire boire aux autres.

Alors, le diabolotin alla trouver le diable en chef, en se vantant d'avoir gagné son croûton : le diable en chef voulut s'en assurer.

Il vint chez le moujik, et vit que le moujik, ayant invité les notables, leur donnait à tous de la vodka. C'était la patronne elle-même qui servait à boire ; mais comme elle passait près de la table, elle s'accrocha à l'angle et renversa un verre.

Le moujik s'emporta, gronda sa femme.

—Vois-tu, qu'il dit, cette sottise de tous les diables ! Est-ce de l'eau de vaisselle, pour la renverser de la sorte par terre ?

Le diabolotin poussa du coude le diable en chef :

—Remarque donc, qu'il dit. Nous verrons s'il ne regretterait plus son croûton maintenant.

Après avoir grondé sa femme, le moujik voulut servir lui-même et l'on trinqua à la ronde. Survint un pauvre moujik que l'on n'attendait pas. Il salua et s'assit. En voyant les autres boire de la vodka, il eût voulu, lui aussi, en boire un peu pour se reconforter. Il restait là, le pauvre moujik, avalant tout le temps sa salive. Le maître refusa de le faire boire ; il ne faisait que grommeler :

—Est-ce que j'en ai fait assez pour en donner à tout venant ?

Cela aussi plut au diable en chef. Et le diabolotin s'enorgueillissant :

—Ce n'est pas encore tout ; attends la suite.

Les riches moujiks, et le maître avec eux, ayant bu leur vodka, se flattaient maintenant les uns les autres, se prodiguaient force louanges ; et leurs paroles étaient mielleuses.

Il écoutait, il écoutait, le diable en chef, et félicitait le diabolotin :

—Si, qu'il dit, rendus hypocrites par ce breuvage, ils se trompent mutuellement alors nous les aurons tous dans la main.

—Attends un peu ce qui va suivre, reprit le diabolotin. Laisse-les seulement boire un autre petit verre. Ils sont maintenant comme des renards qui remuent la queue l'un devant l'autre, et cherchent à se tromper ; mais tu les verras tout à l'heure méchants comme des loups.

Les moujiks burent un autre verre ; et ils se mirent à crier et à parler grossièrement. Au lieu de paroles mielleuses, ils s'injuriaient ; une fureur les prit ; ils se battirent et s'abimèrent le nez. Et le patron s'étant jeté dans la mêlée, il eut sa part des horions.

Le diable en chef regardait et se réjouissait.

—Cela va bien ! qu'il dit.

Et le diabolotin de répondre :

—Attends un peu ce qui va suivre. Laisse-les boire encore un petit verre. Ils sont maintenant comme des loups enragés ; mais lorsqu'ils auront bu un troisième verre. Ils sesont tous comme des porcs.

Les moujiks burent chacun un troisième verre. Ils étaient tous comme étourdis. Ils grognaient, criaient sans savoir eux-mêmes ce qu'ils disaient, et ne s'écoutaient pas. Ils s'en allèrent chacun de leur côté, les uns tout seuls, les autres par deux ou par trois ; tous s'en furent tomber par terre dans leur rue.

Le maître, sorti pour reconduire ses hôtes, se laissa choir dans une mare, se souilla tout à fait et resta là, étendu comme un cochon qui grogne.

Et cela plut encore davantage au diable en chef.

—Eh bien ! qu'il dit, tu as inventé là une fameuse boisson. Tu as bien gagné ton croûton. Apprends-moi maintenant comment tu as fabriqué ce breuvage. Il faut, j'en jurerais, que tu aies mis là dedans, d'abord du sang de renard, et c'est pourquoi les moujiks sont devenus fourbes comme des renards ; puis du sang de loup, qui les rendit méchants comme loups ; puis du sang de porc, qui en a fait des porcs.

—Non, dit le diabolotin, ce n'est pas ainsi que je m'y suis pris. J'ai seulement fait venir trop de blé chez lui. C'est en lui qu'était le sang des bêtes ; mais ce sang ne pouvait agir tant que le blé donnait à peine le nécessaire. Et c'est alors qu'il ne regrettait même pas son dernier croûton. Et quand il commença à avoir trop de blé, il se prit alors à songer à ce qu'il en ferait pour l'utiliser. Et alors je lui appris à boire de la vodka. Et quand il se mit à distiller pour son plaisir le don de Dieu en vodka, alors le sang du renard, du loup et du porc est sorti ; maintenant, il n'aura plus qu'à boire de la vodka pour devenir aussitôt comme les bêtes.

Le diable en chef félicita le diabolotin, lui donna son croûton de pain et le fit monter en grade.

LÉON TOLSTOÏ.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Buisers. (Entremets.)—Battez six blancs d'œufs en neige très ferme avec une demi-livre de sucre. le jus et l'écorce d'un citron. Mettez par petites portions, sur des feuilles de papier graissé, et faites cuire à four doux. Ils doivent rester blancs.

Confiture de ménage.—On réunit toute espèce de fruits, groseilles, cerises, prunes, abricots, pêches, poires, pommes même, si ces dernières sont mûres ; on ôte les grappes, les noyaux et les queues, on pèle les poires et les pommes et on les coupe en quartiers ; puis on met le tout dans des pots, on soupoudre ces fruits d'une grande quantité de cassonade et on place les pots au four, après qu'on en a retiré le pain. Quand les fruits sont légèrement cuits, on retire les pots, on les couvre comme les autres confitures et on les conserve en un lieu sec.

Conserves de petits pois.—Assaisonnez et faites cuire vos petits pois comme si alliez les manger immédiatement ; ajoutez 1½ onces de sucre pilé par pinte de petits pois ; mettez-les dans des bouteilles à large encolure—ne remplissez pas trop,—bouchez-les avec le plus grand soin, ficellez les bouchons. Placez les bouteilles debout et entourées de foin dans un chaudron plein d'eau froide ; l'eau doit arriver jusqu'aux bouchons. Placez le chaudron sur le feu, faites bouillir une heure, laissez refroidir à moitié, retirez les bouteilles, couvrez les bouchons de goudron et, lorsqu'elles sont froides, placez-les couchées, dans un endroit frais. Les haricots verts peuvent se traiter de la même manière.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je suis un petit mot,
Et si tu n'es pas sot,
Tu trouveras, j'espère ;
Ce mot, tu le diras
Quand tu te marieras ;
Il est temps de me taire.

METAGRAMME

Changeant quatre fois ma tête,
Le lecteur adroit qui s'entête
Enfin trouvera, triomphant,
Une coiffure : un ornement
Qui termine son vêtement ;
Un bassin. Mais s'il perd la tête
Et qu'il se fâche, en soulevant
Le quatrième, adieu la fête !

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 789

Mot carré syllabique.—Pom Ma De
Ma Da Me
Dé Mé Loir

Enigme.—Charrue.

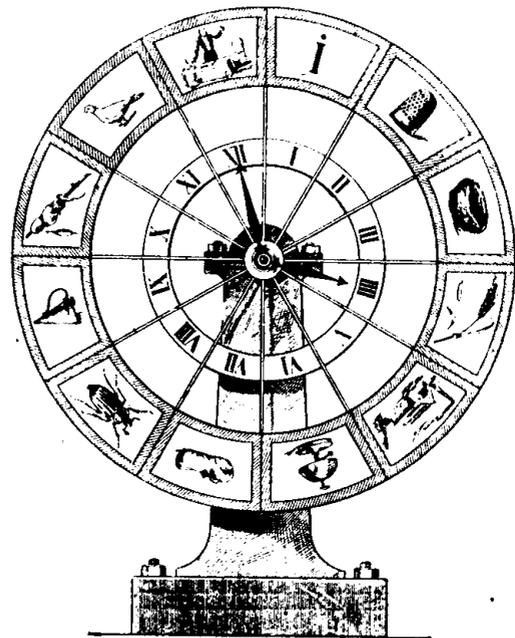
Coquilles amusantes.—1. Réduisez. Sommes. Addition.—2. Hommes. Apres. Curée.—3. Ramage. Oiseaux. Bosquets.—4. Obus. Charge. Mortiers.

LA GRANDE ROUE DE PARIS

La grande roue représentée ci-contre comprend douze cases. Dans chaque case est un dessin.

Nos lecteurs auront :

1o. A trouver le nom de chaque chose représentée. Le nom des lettres qui composent chacun des noms, est indiqué par l'heure correspondante de l'horloge intérieure. Ainsi, à la sixième heure correspond un objet dont le nom comporte six lettres.



2o. A former, en groupant les premières lettres de tous les noms dans un ordre à trouver, le titre d'un ouvrage célèbre, aimé des enfants et où sont racontées les aventures d'un héros très populaire.

Corticelli Riche Magazine Anglais
Sur les **TRAVAUX A L'AIGUILLE** Chez soi
2^{ème} EDITION EN VENTE



Le Volume le plus utile à la Femme. Écrivez immédiatement. ADRESSEZ
Corticelli Silk Company LIMITED.
61½ rue Richelieu, ST-JEAN, P.O.

En écrivant mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ.

Monuments Funéraires
En Marbre et Granit. Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres.
J. Brunet, Côte des Neiges
Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Plumes et Duvet et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !
Montreal Feather Co.
476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.



Archambault Frères

Un établissement qui a confiance dans l'achat de ses marchandises inculque instinctivement cette même confiance à sa clientèle. C'est précisément ce qui existe chez nous.

Le grand soin que nous apportons dans nos achats en assure la vente immédiate. La confiance que le public nous accorde est bien placée, et les offres suivantes seront une preuve que nous n'en abusons pas.

Des **BAS PLAIDS** plus chics que ceux que nous offrons ne s'achètent qu'au prix du dollar, les nôtres vous paraîtront bon marché à nos prix.

Nous offrons une **INDIENNE**, 36 pouces, qui vaut 10c pour 7c. C'est une belle indienne pour Robes ou Blouses.

Nous allons bientôt nous préparer pour les modes d'Automne, de sorte que celle d'été vont nous embarrasser ; pour cette raison, les prix de nos chapeaux garnis sont tous réduits. Profitez de cette aubaine.

SAILORS Garnis, depuis 39c à \$2.00.
CHAPEAUX Garnis, depuis 50c à \$12.00.
Notre département de "Mode" prime en chic et en prix.

Continuez à lire cette annonce, s. v. p.

9000 verges de **RUBAN** pure soie, de 4 à 9 pouces, valant de 40c à \$1.25, pour 10c à 25c.

Pourquoi nous les vendons si bon marché ? Ce n'est certainement pas parce qu'ils sont passés de mode, c'est simplement parce que nous avons acheté toute la balance du stock d'un importateur et que nous voulons que notre département de Rubans soit au 1er rang dans l'est de la ville.

Archambault Frères
STE-CATHERINE et AMHERST

EXCELLENT!
est le Poêle à Gazoline
"INSURANCE"

Ca doit être vrai, puisque tout le monde s'accorde à le déclarer **supérieur** aux autres !
Pour en avoir la preuve, il faut le voir fonctionner, l'examiner et vous faire expliquer toutes ses bonnes qualités. C'est le seul poêle à gazoline qui soit parfaitement sûr et économique.



AMESSE & CIE
Seuls Agents pour le Canada
1818 rue Ste-Catherine, Montréal. Tel. Bell Est 1535.

La Banque d'Epargnes
DE LA
Cité et du District de Montréal.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal à Montréal, le et après lundi, le 3 juillet prochain.
Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, ces deux jours compris.
Par ordre du Bureau des Directeurs.
HY. BARBEAU, Gérant.
Montréal, 31 Mai 1899.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE par les CAPSULES **L. KIRN**
à l'extract d'herbes de FOUGÈRE MAÏE Pure sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
PARR, Pharmacien MAISON, 54, Boulevard Edgar-Québec et dans toutes les bonnes Pharmacies.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal— Met les mains comme du satin — Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836. **La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal**

Heures de Bureau :
de 9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell
Main 2152.

VICTOR ROY, THEO. DAoust,

ARCHITECTES,

Experts.

Membres A. A. P. Q.

103 rue St-FRANÇOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame,
MONTREAL.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé
aux malades. Cuisine par un chef français.
32 chambres doubles et simples, spacieuses et
confortables. Les **Sportmen** y trouveront
sport et confort complets. Conditions raison-
nables.

F. DUBOIS,
Gérant.

J. H. CHALES,
Propriétaire.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année.
Petite Ga-
zette du piano et du chant de la maison. Donne
à ses abonnés 7 pages de musique grand for-
mat, des articles musicaux, des monologues,
comédies, biographies, ainsi que des portraits
et autographies. Abonnements: Union postale,
un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spéci-
men, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, bou-
levard Saint-Germain, 79, Paris.

Mme AMBROISE LAFRAMBOISE

La vie lui était un fardeau ! Elle souffrait de faiblesse féminine et de plusieurs autres maladies. Elle ne pouvait faire aucun ouvrage sans se reposer plusieurs fois

Les femmes de nos jours ne sont pas aussi fortes et ne jouissent pas d'une aussi bonne santé que leurs grand'mères. Elles endurent en silence un fardeau qui devient plus pesant de jour en jour, qui ôte la sève de leur vitalité et met une ombre sur leur bonheur, les rend tristes et découragées, avec le malheur d'une mauvaise santé.

Mme Laframboise est une respectable dame demeurant à Montréal. Depuis très longtemps elle souffrait comme des milliers de femmes ont souffert et souffrent encore tous les jours ; toutes les joies de sa vie étaient entravées par l'existence de la maladie — et cependant elle a été guérie. Aujourd'hui elle est bien et elle veut que toutes les femmes malades profitent de son expérience ; de devenir bien, de jouir de la santé et d'être aussi heureuse qu'elle est. Voici ce qu'elle dit : Sans les Pilules Rouges du Dr Coderre, je ne sais trop ce que je serais devenue. Les souffrances que j'endurais étaient insupportables. La cause de ma maladie était la faiblesse féminine. Je souffrais aussi beaucoup de pauvreté de sang. J'éprouvais une lassitude générale, j'avais continuellement mal à la tête. Douleurs dans l'estomac, pas d'appétit et mauvaise digestion qui étaient la source de fortes douleurs dans l'estomac. Je me fis soigner par un médecin, mais il m'avoua bien franchement qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Sur ces entrefaites, une de mes cousines vint me voir et me voyant si faible, si malade et si découragée, elle me conseilla de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi son conseil et, aujourd'hui, ma santé ne laisse rien à désirer. Moi qui ne pouvais rien faire sans me reposer plusieurs fois, maintenant je m'occupe de tout mon ouvrage sans éprouver de fatigue. Je mange et digère bien, enfin je suis heureuse et ne puis trop recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les pauvres femmes souffrantes et désespérées, car je les assure qu'elles seront guéries." Mme Ambroise Laframboise, 30, rue Ste-Marguerite, Montréal.

Ceci est un témoignage choisi entre des centaines que nous recevons tous les jours. Toute les femmes, toutes les jeunes filles parlent dans le même langage.



MME AMBROISE LAFRAMBOISE

Dans toutes les villes et villages des Etats-Unis et du Canada, les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri les femmes qui souffraient d'irrégularités, éruptions douloureuses, douleurs dans le bas-ventre, dans les hanches, mal de reins, mal de côté, palpitations du cœur, de douleurs entre les épaules, tiraillements d'estomac, étourdissements, perte de mémoire, mal de tête et maladies particulières au retour de l'âge ; tous les jours elles continuent à rendre fortes, les femmes faibles, à donner des forces aux organes affaiblis, à enrichir le sang, en donnant du ton au système, embellissant le teint, en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Elles sont d'une grande efficacité avant ou après la naissance d'un bébé. Si vous souffrez depuis longtemps, votre maladie est grave et plus difficile à guérir ; certainement dans ce cas une boîte de Pilules Rouges n'est pas assez pour vous guérir ; prenez-en assez pour leur donner une chance

d'agir, ayez confiance et soyez certaines quelles vous guériront vous comme les autres. Pour assurer et hâter votre guérison sans retard, consultez nos médecins spécialistes pour les maladies des femmes, vous pouvez les consulter absolument pour rien, les conseils qu'ils vous donneront, si vous les suivez, aideront beaucoup à votre guérison. Ecrivez leur une description complète de votre maladie, ne leur cachez rien, vous n'avez rien à craindre, toutes vos lettres adressées au DÉPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont ouvertes par eux et tenues confidentielles par eux. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc d'application, nous les envoyons pour rien à toutes les femmes qui nous en font la demande.

N'attendez pas que la maladie s'aggrave, commencez aujourd'hui à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et consultez nos médecins spécialistes en même temps, si vous suivez leurs conseils votre guérison est assurée. Les femmes qui le préfèrent peuvent consulter nos médecins spécialistes en allant à leur bureau de consultations, No 274 rue St-Denis, Montréal, tous les jours, de 10.30 heures a. m., à 5 heures p. m. Consultations, avis et examens absolument gratuits.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

Grandiose

Atelier de

Photographie !

Maison Etablie
en 1868.



Le nouvel atelier si moderne de H. E. Archambault devrait être visité de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses artistiques.

C'est une merveille du genre. Cet atelier possède la Lumière la plus grande et la plus parfaite d'Amérique.

Spécialités

Tous les Genres en
Photographie Artistique
et de Fantaisie.

ARCHAMBAULT

No 2192 rue Notre-Dame.

Etes-vous en Deuil

Ou portez-vous des... **Etoffes Noires ?**

Si oui, rappelez-vous que pas un magasin de Nouveautés à Montréal n'offre un assortiment de **Marchandises Noires** plus varié, plus complet et mieux choisi que le nôtre. Nous apportons un soin tout particulier dans le choix de tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus à la mode dans ces marchandises. Nous faisons **Une Spécialité** de ce Département. C'est pourquoi il nous vient des pratiques de toutes les parties de la ville et des environs, et qui trouvent ici exactement ce qu'elles veulent.

Pour une toilette légère, rien n'égale le **Lama** ou **Mousseline de Laine** ; il en est de même de la **Bangaline**, le noir est d'une teinte riche qui ne change pas au soleil, 40c, 50c, 60c, 75c et \$1.00.

La Grenadine est aussi très recherchée, un costume de ce fin tissu a toujours l'air distingué, 40c, 50c, 60c, 75c, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.00.

Pour costumes plus pesants voyez notre **Serge Cheviotte** et notre **Satin Soleil** à 25c, 35c, 40c, 50c, 75c, \$1.00, \$1.25.

Eudora, soie et laine de Priestly, beau lustre, noir garanti, grande largeur, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75.

Crépon, Bouillonné, Soufflé et Ondulé, marchandise très riche et de goût, 75c, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.50, \$3.00.

Nous avons aussi des marchandises bon marché depuis 10c en montant. Nous répétons que notre département de MARCHANDISES NOIRES n'a pas d'égale ici. Si vous achetez de nous vous serez une pratique permanente, tant nous sommes certains que vous serez satisfaits.

Letendre & Arsenault,
1493, STE-CATHERINE.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

Hamacs Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★
ST-LEHON

◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.

◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr. Rameau**. Entre autres, un cas de Ritle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

31477

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français. 65c

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix:

Corsets Courts. 4 agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc; P.D. 85c

Corsets { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des aciers est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques

de Corsets: — "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c. **BON MARCHÉ.** Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants, Prix: 10c, 15c, 25c et plus la paire. Spécial: Crème et Blanc. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANGTOT, 152 RUE ST-LAURENT, Fabricants de Gants
Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre
Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus. 61

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660.

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

Le Petit Windsor



Restaurant
des Gourmets

101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,433

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, .03c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .15c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires, avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, .20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .15c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



AVANT



APRES

Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis

TEL. BELL EAST 846



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la Bouteille

OU PAR L'ELECTRO-ISIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarnation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermotologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

137 et 143 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129

LA NOUVELLE REVUE

23, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNE- { Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT { Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale** de France et de l'Etranger.



Ameline étendit le bras et montra à son compagnon une vaste lande percée de chemins creux.—Page 31, col. 3

LA ROCHE-QUI-TUE

DEUXIÈME PARTIE

LE SERPENT MORD LA POUSSIÈRE

(SUITE)

Ses traits laissaient lire un profond embarras. Il jeta un regard circulaire autour de lui, et, tout à coup, aperçut l'œil narquois d'Alain. Le chef de la Roche-qui-Tue le considérait avec une railleuse bonhomie. L'homme se sentit confus, et ses prunelles implorèrent une pitié.

— Je te connais, toi, dit Prigent en plaisantant. Tu es Jean-Marie Le Bido, de Plougasnou. Tu as été des nôtres à la Kerret-ar-laz ?

— Oui, chef, confessa humblement le pauvre diable.

— Et, continua Alain, tu t'es improvisé capitaine pour servir la nation, pas vrai ? Pour sortir de la rivière en plein jour, ça n'a pas encore été trop mal. Tu as gouverné au petit bonheur et tu as eu de la chance. Mais pour rentrer, et de nuit, qui est plus, c'est autre chose, hein garçon ? Tu ne t'y fies pas, et tu voudrais bien que je te servisse de pilote, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondit pas, mais son regard se fit plus humble et plus suppliant.

— Tu as bien fait de venir à moi, reprit Alain très débonnaire, et je te rendrai volontiers le service que tu me demandes. Deux minutes encore, et il était trop tard.

Quittant sa place où on le laissait libre, il accompagna le capitaine sur la dunette et se mit à lui souffler les commandements nécessaires, auxquels les douze hommes de l'équipage obéirent tant bien que mal. D'abord aucune fausse manœuvre ne vint compromettre l'existence du navire ni retarder sa marche en avant. Le vent venant du sud-ouest, il fallut loucher pour entrer en sécurité dans la baie.

— Demande au citoyen Killerton sur quel point il faut mettre le cap, dit encore Alain au patron ahuri.

— Sur le fort Taureau ! cria de l'avant l'Anglais à la question de l'étrange apprenti navigateur.

— Ah ! ah ! se dit Prigent, c'est là qu'ils vont m'enfermer.

Et il pâlit un peu, devinant d'une seule intuition le plan machiavélique de ses adversaires. Mais les ténèbres voilèrent cette pâleur.

Le trois-mâts fila sous bonne allure et alla mouiller son ancre au pied même des noirs et sinistres remparts.

Le fort Taureau, ou du Taureau, est une masse carrée dont l'enceinte, construite au XVII^e siècle et aujourd'hui abandonnée, occupe tout l'emplacement de l'îlot rocheux sur lequel elle s'élève. Destinée à commander la rivière de Morlaix, dont ses canons pourraient balayer les deux rives, la lugubre forteresse n'est plus qu'une prison dont le dernier hôte célèbre a été, en 1871, le révolutionnaire Blanqui.

Depuis lors elle est déserte et tombe lentement en ruines.

Au mois d'août 1793, le fort Taureau jouait encore son rôle dans la défense des côtes.

Vingt-quatre pièces de seize couronnaient ses créneaux, et il recevait une garnison provisoire de cent hommes, l'effectif d'une compagnie.

Ces garnisaires étaient prélevés sur la garde nationale de Morlaix et se relevaient tous les mois.

Car le séjour de la forteresse ne pouvait être pris pour villégiature. Bien qu'au bord de la mer, ou, très exactement dans la mer, ceux qui étaient appelés à y séjourner n'y prenaient pas précisément ce qu'on appelle du bon temps.

Dans cet énorme massif, tout de roche et de pierre, la vie est réduite à sa plus triste expression. L'espérance en reste à jamais bannie, et le peu que les infortunés détenus, qu'ils soient prisonniers de la loi militaire ou de la loi civile, voient du ciel bleu, ils ne l'aperçoivent qu'à travers les meurtrières destinées à embrasser les gueules des canons ou les barreaux de fer rouillés qui garnissent les jours de souffrance de l'effroyable geôle. L'horizon est celui de la mer inévitable, infranchissable, qui chante perpétuellement, au pied des murailles battues par ses vagues, le funèbre thème et la lamentable plainte des âmes perdues dans le suaire des embruns.

Il va sans dire que l'habitable est des plus désolés.

Chambres et cellules sont toutes ménagées dans l'épaisseur des énormes murs que réclame un semblable édifice. Dans la brume, ces murs sont imprégnés d'une humidité constante, due à la perpétuelle exsudation des pierres, et les jours secs de la belle saison ne parviennent pas à faire tomber les rugosités salines ou salpêtruses des mornes parois. C'est un véritable nid à rhumatismes, à bronchites, à angines, que cette forteresse.

Et c'était là pourtant que le caprice du tout-puissant Killerton allait reléguer Alain Prigent, pour l'en retirer dès qu'il jugerait le couperet suffisamment aiguisé, pour l'y oublier au besoin, ainsi que l'avait conseillé le baron de Saint-Julien et le prudent notaire Jorge Darros.

Le brick *le Sans-Culotte* aborda au seul point pratique d'atterrissage, au-dessous d'une poterne voûtée donnant accès dans le château.

Deux officiers reçurent Killerton, le chapeau à la main, avec toutes les marques de la plus profonde déférence.

Ils savaient trop bien à quel formidable personnage, revêtu d'un occulte et malfaisant pouvoir, ils avaient affaire.

L'accueil qu'il fit au captif se ressentit peu de ce respect fictif envers le géolier.

Mais lorsque, au bout de quelques instants d'entretien avec l'officier du détachement, ceux du fort eurent connu la double prouesse d'Alain, leurs sentiments se modifièrent du tout au tout, et celui d'entre eux qui fut chargé de conduire le captif à la casemate qui devait lui servir de prison lui dit avec une franche sympathie, dès qu'il fut sûr de ne pas être entendu :

— Nous vous connaissons de longue date, Monsieur de Bocenno. Tant que vous serez ici, nous vous tiendrons pour notre hôte, ni plus ni moins.

IV

LE CHAGRIN D'AMELINE

Une immense consternation régnait au camp de la Kerret-ar-laz.

Car, dès le lendemain de l'arrestation d'Alain, Jean Prigent avait rassemblé les chefs formant le Conseil de l'Association et leur avait fait connaître le plan de son frère, plan d'une souveraine habileté.

Depuis qu'il surveillait étroitement la côte, le jeune chef n'avait pas été sans tenir un compte scrupuleux des menus faits qui, chaque jour, ancrèrent en lui plus fermement la conviction morale d'une trahison intérieure, de relations suivies entre l'ennemi du dehors et celui du dedans.

Mais quel était l'ennemi du dedans ? Voilà ce qu'Alain ne savait pas d'une manière précise, bien qu'il en eût depuis longtemps le soupçon.

L'ennemi, c'était Killerton. Il n'en doutait pas un instant. Quel autre que le meurtrier d'Ameline de Kergroaz, de Marie-Ange Le Gac et du marquis de Féror aurait pu se faire simultanément l'assassin légal des Français et le soudoyé de l'Angleterre ? Sa nationalité d'origine n'était-elle pas le meilleur indice de ses sympathies pour la terre d'où il venait et où, depuis la mort supposée de sa femme, le gentilhomme félon avait reconstitué le patrimoine dilapidé par les effroyables débauches de sa jeunesse ?

Par malheur, à cette hypothèse trop vraisemblable il fallait des preuves concluantes.

L'homme auquel il allait s'attaquer était tout puissant, et les juges auxquels il le déférerait ne le condamneraient que sur d'irréfutables arguments.

Ces preuves, qu'il chercha avec une invincible opiniâtreté, il les trouva.

Certes, la raison patriotique aurait suffi à dicter une telle conduite à Alain Prigent. Il avait le droit de vouloir délivrer la patrie d'un traître.

Mais il y avait d'autres motifs pour stimuler en lui ce légitime désir.

Indépendamment de l'attachement profond, et maintenant partagé, qui l'unissait à la comtesse, attachement qui depuis quatre années souffrait de la contrainte qu'imposait à la noble et pieuse femme le serment de fidélité prêté à un époux infâme, la sécurité d'Ameline réclamait la suppression de l'homme abominable qui s'était fait son spoliateur et son bourreau.

Car, si bien qu'eût été gardé le secret de son identité, Mapiouank ne finirait-il pas par être découvert et reconnu ?

Ne fallait-il pas redouter même le mystère et la légende superstitieuse accrédités autour de lui ?

Moins connu, plus enveloppé des voiles du mythe, il n'en devenait que plus suspect pour les farouches pourvoyeurs de l'échafaud et plus spécialement pour le grand criminel qui n'avait que trop d'intérêt à faire disparaître, légalement cette fois, la femme qu'il avait le droit de croire morte, et dont la soudaine résurrection eût provoqué sur-le-champ la ruine de sa puissance sanglante comme celle de ses néfastes projets.

Ces preuves indispensables pour frapper l'ennemi avant qu'il frappât lui-même, Alain Prigent les avait enfin découvertes.

Voici comment il y était parvenu, ainsi que son frère Jean l'exposa aux chefs de la société en leur expliquant l'étrange conduite de son aîné.

Depuis qu'il avait rencontré Killerton, accompagné de ses deux affidés, Ralph Gregh et Balahic, dans les bois du Huelgoat, le jeune chef n'avait plus perdu de vue les deux comparses du drame, convaincu que ces deux hommes ne faisaient que se conformer aux ordres du meneur Arthur de Kergroaz.

En rapprochant et comparant les événements, Alain avait pénétré les projets de celui-ci.

C'était vraiment un diplomate retors et un profond politique, que ce gentilhomme anglais, devenu Français et démagogue pour combattre la France.

Tous ses actes avaient deux fins : servir l'Angleterre et en même temps sa propre fortune. La chance n'avait pas toujours été pour lui, mais on ne pouvait nier que

son audace n'eût été le plus souvent couronnée de succès. Les faits s'enchaînaient avec une trop évidente logique pour qu'un œil sagace n'en vit pas le lien.

Le marquis de Féror avait été guillotiné, non parce que Kergroaz comptait sur son héritage, mais parce qu'une partie des biens du vieux gentilhomme, mis sous la main de l'Etat, s'étendaient sur l'une des plages de la baie de Douarnenez les plus propices au débarquement d'une colonne anglaise qui eût pris Brest à revers.

La même raison avait sans aucun doute amené l'arrestation du comte de Plestin, dont les biens s'étendaient de Toul-an-Héry à Saint-Effiam.

Si ces terres n'étaient point encore sous séquestre, c'était uniquement parce que la Kerret-ar-laz avait délivré et caché le comte, dont on n'avait point instruit le procès par contumace, de peur de déplaire à la redoutable association.

Alain avait pensé, avec toutes sortes d'apparences, que le prochain coup serait dirigé contre lui-même.

Or, cette attaque une fois prévue, il avait résolu de la faire tourner à la confusion et à la honte de l'agresseur.

Ameline, en effet était inébranlable. Elle ne voulait point recouvrer sa liberté par un acte de justice qui aurait trop ressemblé à un assassinat.

Elle n'entendait point que sa cause fût servie par une exécution sommaire qui eût revêtu les dehors d'une vengeance particulière.

« Je hais cette homme et je le méprise, disait-elle. C'est un grand criminel. Mais ce n'est point à mon intérêt privé, ni même à celui de ma race, que je veux le voir immoler. Il faut que la sentence des juges le flétrisse et que la main du bourreau le frappe. »

Alain s'était donc mis à surveiller le faux Killerton, Ralph Gregh et le matelot Balahic, autrefois membre lui-même de la Kerret-ar-laz.

Dans cette tâche ardue, il s'était fait seconder par deux hommes d'une vigueur et d'une habileté peu commune : Yves Le Braz et Mathurin Le Bellec.

Le premier était surtout la force, la force énorme, prodigieuse, presque surhumaine. A celui-là il avait confié le soin de suivre Balahic, autre hercule.

Le second, quoique d'une rare vigueur lui-même, était avant tout la ruse prévoyante et dissimulée.

C'était donc à Le Bellec qu'était échue la mission d'épier les actions du chef lui-même et de son âme damnée Killerton.

Et depuis un mois Le Bellec, qui, entre autres ressources possédait celle de se grimer merveilleusement, était au service du comte Arthur.

Il avait même fait rapidement son chemin dans la domesticité du personnage, si rapidement, que des fonctions de valet de charrue il s'était élevé à celles de valet de chambre. Personne n'avait l'air aussi bête que Mathurin : personne ne s'entendait comme lui à écouter aux portes et à décacheter un pli pour en fixer le contenu dans une mémoire d'une implacable ténacité.

Et, comme l'envoyé extraordinaire des comités parisiens se déplaçait sans cesse, dans le cercle assez restreint de son intéressante surveillance, le valet de chambre improvisé avait vingt occasions pour une d'informer Alain par l'intermédiaire du premier venu.

C'était ainsi qu'il lui avait fourni le renseignement capital qui avait permis à celui-ci de faire enfin un faisceau de ses preuves.

Chaque semaine, et plus spécialement le vendredi ou le samedi, Ralph Gregh rejoignait Balahic sur un point différent de la côte.

Le rustre anglais avait à sa disposition un excellent cheval susceptible de franchir cent kilomètres sans débrider.

Le Breton, marin consommé, ne passait pas plus de quarante-huit heures à terre. Une barque, dans laquelle il vivait et que d'ailleurs il gouvernait seul, prenait le large dès qu'il avait conféré avec l'envoyé d'Arthur de Kergroaz.

Où allait cette barque ?

C'était là un problème que nul peut-être parmi les hommes de la côte n'aurait pu élucider, puisque nul d'entre eux n'en soupçonnait l'existence.

Seul, Yves Le Braz et Alain en avaient pénétré la donnée.

Avec une persistance admirable, Yvon, l'hercule, s'était en moins d'un mois, lui, paysan, rompu au métier de marin.

Et pendant un mois, inconnu de Balahic, puisqu'il ne l'avait jamais vu aux premières de la Kerret-ar-laz, déguisé en pêcheur solitaire ou parfois accompagné de sa fille, une hardie créature, qui n'était autre que l'audacieuse Ameline, et cachant sous la toile Alain, le véritable patron de la barque, Yves Le Braz avait jeté ses filets au voisinage des lieux où Balahic courait ses mystérieuses bordées.

Chaque fois, les trois témoins avaient pu voir la capricieuse embarcation gagner le large et échanger des signaux avec un long et fier vaisseau de guerre, aux abordages soigneusement dissimulés, qui lui-même servait d'éclaircur à une flotte vaguement aperçue sous les brumes de l'horizon.

Deux fois même la barque de Balahic avait accosté le fantastique navire.

C'est ainsi qu'Alain Prigent, Mapiouank et Yves Le Braz avaient surpris le secret des fugues mystérieuses de Balahic.

Ils en avaient même surpris les caches successives et rendez-vous variables.

L'une de ces caches était un rocher creux, situé à deux milles de Brignogan. Malgré son incroyable prudence, le complice de Killerton y cublia un soir l'avis écrit de la main même de l'Anglais. Et cet avis Alain put le lire et le copier.

C'était une notification faite au capitaine de vaisseau James Sholton, commandant la frégate de *His Gracious Majesty George IV*, le *Terrific*, que, le 2 septembre, à quatre heures du soir, il pourrait s'approcher de la côte, en vue du port de Roscoff, afin de recevoir de terre un avis significatif.

Cette découverte, Alain Prigent la fit le 25 août.

Par courrier spécial, il en avisa le commissaire délégué Thiard, l'invitant à se trouver à Roscoff à la date indiquée.

Il reçut en retour une lettre chaleureuse du commissaire, le commissaire le félicitant sur son zèle et son activité patriotiques. Le rendez-vous était accepté.

Mais, en même temps, un messenger de Mathurin Le Bellec le mettait au courant de la conversation tenue la veille par Killerton et ses complices et du projet d'arrestation qui allait être si promptement mis à exécution.

C'était pour cela qu'Alain Prigent avait pu dire au comte Arthur venu pour l'arrêter qu'il s'attendait à cette visite.

Telle fut la communication que Jean Prigent fit à ses compagnons, au nom de son frère, le 29 août, lendemain de son arrestation.

Mapiouank, Yvon Le Braz et Le Bellec, présents à la réunion, confirmèrent les dires du jeune lieutenant.

Cela n'empêcha pas quelques doutes de surgir. Ervoan Madeuc, en sa qualité de doyen du Conseil, émit le premier son opinion en hochant la tête.

« Jean Prigent, fit-il, tu me permettras de te tutoyer en cette circonstance ; car, bien que je serve sous tes ordres, je ne t'en ai pas moins connu tout petit et je t'ai porté dans mes bras au temps où ton père, qui était un noble gentilhomme, quitta la mer pour aller prendre son poste d'intendant auprès de notre jeune dame, la comtesse Ameline, que Dieu conserve !

— Merci pour elle, Ervoan, murmura la douce voix de Mapiouand.

— Parle à ton aise et selon ton cœur, vieux patron, répliqua Jean de Bocenno, ému par cet exorde d'une si naïve éloquence.

— Tout ça, reprit Madeuc avec force, c'est pour te dire, et aux autres aussi, que ton frère, qui est pourtant un homme avisé, a commis une faute grave en se laissant arrêter par les soldats de Killerton. »

Jean se récria :

« Mais que voulais-tu qu'il fit, vieux ? S'il avait

résisté, c'eût été un acte de rébellion à main armée, cas qui relève de la loi martiale. C'eût été sa condamnation immédiate et sans appel, la mise hors la loi et l'ordre donné à tous les citoyens de lui courir sus. C'était peut-être bien ce qu'espéraient les coquins qui sont venus le chercher. Tandis que maintenant ils sont obligés de lui donner des juges, et les juges doivent l'acquitter."

Il avait parlé avec un tremblement dans la voix, preuve que le blâme du vieux Madeuc avait fait vibrer en lui la fibre d'une sourde méfiance. Celui-ci ne parut pas convaincu par l'argument pourtant fort précis du jeune homme.

"Sa situation n'en vaut pas mieux, mon gars. Crois-tu donc que, maintenant qu'ils le tiennent, ils le laisseront aller ?"

—Oui, si Alain prouve aux juges que ce Killerton est un traître vendu à l'Angleterre.

—Comment le prouverait-il ? J'ai comme une idée que le 2 septembre, quand tout le monde sera rassemblé pour la voir, la frégate ne se montrera pas."

Personne ne répondit. Un grand frisson secoua l'assistance. Tous avaient l'intuition du péril mortel où se trouvait Alain.

Il avait joué sa tête. Si la frégate anglaise n'apparaissait pas, sa dénonciation tournerait contre lui-même. Killerton se hâterait de demander son exécution immédiate, et Thiard y souscrirait d'autant plus volontiers qu'il se croirait joué intentionnellement.

L'angoisse qui étreignait les cœurs fut si forte qu'on n'entendit plus que le souffle précipité des membres du Conseil. Plusieurs avaient des larmes dans les yeux. Le Bellec, dont les traits exprimaient une véritable stupeur, laissa échapper une exclamation pleine de doute :

"Pourvu qu'il ne m'ait pas reconnu, l'autre, dans les rangs de nos hommes ! J'ai eu tort de me laisser voir."

Alors, au silence d'abattement succéda une scène de confusion dans laquelle tout le monde se mit à parler, sans qu'on parvint à s'entendre.

"Il faut pourtant prendre une résolution, il y a urgence," cria Jean, qui semblait avoir perdu la tête lui-même.

Guen Le Hélo éleva la voix. Il était plus calme que les autres.

"Écoutez-moi un instant, fit-il. Le chef nous a déclaré que s'il n'était pas revenu dans cinq jours, il nous permettrait de le délivrer.

—Gurun !... répliqua Ervoan Madeuc. Pierre Le Braz et moi, nous avons suivi le trois-mâts à deux milles. Il ont pris terre au fort Taureau.

—Soit, mes amis, conclut énergiquement Jean Prigent. Si, le 3 septembre au matin, mon frère n'a pas reparu parmi nous, le 3 septembre au soir nous prendrons le fort Taureau. Est-ce juré, et voulez-vous en faire le serment ?"

Toutes les mains se tendirent d'un seul mouvement d'une formidable unanimité.

"C'est juré ! crièrent toutes les voix.

—Et je serai avec vous, mes frères, à la vie, à la mort ! Si Alain vit, je jure qu'il sera mon mari ; s'il meurt, je mourrai avec lui !

—Mapiaouank ! s'écrièrent des bouches hésitantes entre la crainte et l'enthousiasme.

Quelques-unes murmurèrent plus bas :

"Madame la comtesse !"

Ameline était debout au milieu de la salle. Son pâle visage transfiguré paraissait d'une beauté plus grande encore que celle qu'on avait admirée jusque-là. Il rayonnait d'une splendeur presque surnaturelle. Un feu sombre s'allumait dans ses yeux.

Et, en le contemplant, plusieurs se sentirent envahis d'une crainte superstitieuse. Eux-mêmes crurent à la légende. Mapiaouank était un esprit.

Elle reprit, animée d'une force étrange, soutenue par une implacable résolution :

"C'est moi qui ai fait le mal, mes amis, en vous empêchant de frapper l'homme maudit qui s'acharne contre tout ce que nous aimons. Je veux le réparer. Je ne suis qu'une femme, mais il y a des choses qu'une

femme peut faire mieux qu'un homme. Je vous le montrerai."

Et, serrant étroitement son manteau noir sur sa poitrine, après avoir examiné les pistolets passés à sa ceinture :

"Yves Le Braz, demanda-t-elle, peut-on aller à Brest et en revenir en quatre jours ?"

Le colosse interpellé de la sorte répondit avec assurance :

"Oui, Mapiaouank, la chose est possible pour quelqu'un qui n'a pas peur de se fatiguer et de crever ses chevaux."

—Alors, mon gars, trouve-moi quatre chevaux de bonne allure. Tu m'accompagneras."

L'homme n'essaya même pas discuter cet ordre. Fidèle et dévoué, il pratiquait l'obéissance passive.

"Quand partirons-nous ? demanda-t-il simplement.

—Tout de suite, dit Ameline. Je veux dire : des que tu auras amené les chevaux."

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que la comtesse mettait le pied à l'étrier. C'était Jean en personne qui le lui tenait.

"Quand serez-vous de retour ? questionna-t-il sans chercher à dissimuler son émotion.

—Nous serons de retour samedi soir, 2 septembre, répondit la jeune femme. Je veux être à l'attaque du fort avec vous."

Les compagnons vinrent l'un après l'autre baiser la main de la comtesse.

Ils ne savaient point ce qu'elle allait faire ; mais ce qu'ils savaient, c'est qu'une telle femme ne pouvait rien faire que d'héroïque et de grand.

Ils ne se trompaient pas. L'intelligence des simples est comme l'instinct chez les animaux, il est infail- lible.

Ameline était une écuyère consommée. Or, c'était l'usage, en ce temps-là, pour ces voyages à cheval à travers les mauvaises routes, de mener avec soi une bête de main. Voilà pourquoi Mapiaouank avait commandé à Yves d'amener quatre chevaux.

Pendant les deux premières lieues, quelle que fût la rapidité de leur allure, les voyageurs furent accompagnés par une longue suite de coureurs à pied. Tout ce peuple de Brignogan les connaissait et les chéris- sait. Ce fut un concert de chauds souhaits.

"Revenez vite, Mapiaouank, et tenez-vous en bonne santé ! Reviens vite, Yves Le Braz, bon gars !"

Puis, les deux lieues franchies, Ameline laissa Yves gagner sur elle, et tous deux trotterent de front.

Et, tout en trottant ainsi, ils devisaient.

"Yvon, mon gars, interrogea la comtesse, es-tu dé- voué au chef Alain Prigent ?"

—Oui, Mapiaouank, je puis le dire.

—Lui es-tu aussi dévoué que tu l'es à ton maître, le comte Roger de Plestin ?"

—Faut pas mentir, Mapiaouank. Après le bon Dieu je n'aime rien tant que notre Monsieur, sa femme et son fils. Je n'ai pas connu mon père et ma mère, mais je crois que je n'aurais pu les aimer davantage."

Il se reprit et ajouta :

"Mais après monsieur le comte, madame la comtesse et le petit Robert, et après vous, c'est au chef que j'appartiens.

—Eh bien ! Yves Le Braz, c'est à Morgat que nous allons, c'est chez le comte de Plestin que tu vas me conduire."

L'hercule salua, sans répondre, et pendant trois lieues encore les voyageurs coururent côte à côte sans échanger une parole.

La comtesse avait eu raison de dire qu'elle mon- trerait ce qu'une femme peut faire.

Deux fois le colosse Yves Le Braz demanda à faire halte. Cette marche forcée le brisait. Il n'avait jamais fourni une pareille étape.

Mapiaouank refusa le repos et demeura aussi infatigable qu'inflexible. Les chevaux, blancs d'écume, fournirent sans s'arrêter une course de seize heures. Tout leur corps tremblait, leurs jambes avaient un fré- missement continu de fatigue. Mapiaouank ne leur fit point grâce. Il semblait que l'étonnante créature fût toute en fer.

Au petit jour, ils arrivèrent au pied du Méné-Hom.

Ameline étendit le bras et montra à son compagnon, par delà une forêt verte, du sein de laquelle montait le toit d'ardoises d'un manoir, une vaste lande percée de chemins creux.

"Voici la tour de mes pères, dit-elle, le domaine que l'Anglais m'a volé en me faisant assassiner.

—C'est un beau domaine, Mapiaouank, répondit gravement le serviteur. Il faudra le reprendre au vo- leur."

Ameline, sans modérer l'allure de sa bête, continua cette étrange conversation.

"Ne m'as-tu pas dit que tu m'avais reconnue, mal- gré mon costume d'homme, le soir de l'attaque de Plestin ?"

—Oui, je vous l'ai dit, parce que c'est la vérité. Je vous avais bien vue, il y a quatre ans, quand nous vous avons retirée de la fosse.

—Crois-tu que ton maître et ta maîtresse me recon- naîtront, eux aussi ?"

—Cela, je ne le sais pas. C'est possible, quoique en général on puisse dire que nous autres, paysans, nous avons de meilleurs yeux que les messieurs."

De nouveau la conversation s'interrompit. Ameline et son compagnon avaient dépassé les bois du manoir. Ils couraient maintenant dans les chemins creux de la lande. Et ces chemins les menèrent au lieu sauvage et désolé où, quatre ans plus tôt, Ameline était venue en compagnie d'Alain.

La hutte, Mad Kerven elle-même l'habitait en- core, car une fumée bleuâtre s'échappait de la pauvre cheminée. La Révolution, qui nivelait les châteaux, avait respecté cet asile de la misère.

La comtesse arrêta ses chevaux et mit pied à terre. Yvon Le Braz l'imita.

Du pommeau de sa cravache, elle trappa contre l'huis de la cabane. Une voix cassée cria de l'inté- rieur.

"Qui va là ?..."

—Ouvre ta porte, Mad Kerven," se contenta de répondre la jeune femme.

La porte s'ouvrit : la sorcière apparut, misérable- ment vêtue de haillons, mais propre comme elle l'était toujours. Elle s'agenouilla sur le seuil, et, prenant un pan du manteau qui couvrait la voyageuse, le baisa avec respect.

"Tu me reconnais donc, Mad Kerven ? demanda Ameline, touchée de ce pieux attachement et surprise de cette clairvoyance.

—Oui, je reconnais notre demoiselle, car je vous attendais.

—Tu m'attendais ? Ne t'a-t-on donc pas dit, à toi comme aux autres, que j'étais morte ?"

—On me l'a dit, mais je ne l'ai pas cru, parce que ça ne pouvait pas être et que je savais qu'on devait le dire. Les sorts ne mentent jamais."

Ameline n'avait pas perdu le souvenir des prédic- tions étranges que lui avaient adressées la vieille femme.

"Oui, je sais, dit-elle. Tu m'as annoncé des choses singulières et qui se sont déjà en partie réalisées."

Et elle récita à la sorcière les trois vers qu'elle avait retenus : "Quand le serpent aura mordu la pierre, la crue morte revivra."

Mad Kerven eut un bon sourire qui illumina sa face décharnée et couturée de rides.

"Vous n'avez pas le droit de douter des sorts, notre demoiselle. Ne vous a-t-on pas crue morte et n'êtes- vous pas vivante aujourd'hui ?"

La réponse était péremptoire. Mapiaouank pencha son front rêveur. Puis, un peu hésitante, elle interro- gea derechef.

"Et celui qui était avec moi il y a quatre ans, sais- tu ce qu'il est devenu ?"

—Oui, je le sais, fit encore la devineresse. Il est en danger de mort, car il est aux mains de ses ennemis, qui sont aussi les vôtres. Mais vous êtes venue pour le sauver, et vous le sauverez. Le sang de la Croix ne s'allie qu'à son propre sang."

Ameline tira de sa poche deux écus et les tendit à la vieille. L'émotion serra sa gorge quand elle lui dit :

"Merci pour tes bonnes paroles, Mad Kerven. Je

te donne ce que je peux. Je ne suis plus riche aujourd'hui.

—Mais vous êtes toujours bonne, répliqua la sorcière en baisant religieusement les deux pièces. Allez donc votre chemin et ayez confiance en Dieu. Seulement regardez bien où vous poserez le pied. Le serpent est en travers de votre route, et il mord la pierre.

La comtesse se remit en selle et reprit sa course, toujours suivie du vaillant Yves le Braz.

Deux heures plus tard, le soleil était déjà haut dans le ciel, ils virent les murailles de Brest. Laisant la ville de guerre à leur droite, ils longèrent l'Elorn et mirent leurs bêtes à l'écurie dans une pauvre auberge située au bord de la mer.

— Il faut trouver un bateau pour traverser la rade, dit-elle à Yvon Le Braz.

Le colosse d'une barque. Il rencontra deux pêcheurs qui levaient déjà leur grappin. C'étaient d'honnêtes gens, craignant Dieu... Ils accueillirent les voyageurs avec bienveillance et consentirent à leur faire traverser la rade.

Quand la barque fut au milieu de la nappe d'eau étincelante, la comtesse se retourna et examina la rive qu'elle fuyait.

La rade formait un lac merveilleux, miroitant des premiers feux du soleil levant. A droite et à gauche, s'étagaient de vertes collines. Dans un enfoncement au nord-est, creusé comme un angle, des maisons se laissaient voir, tassées les unes contre les autres. A leur pied d'énormes chantiers de construction s'alignaient, mûres d'échafaudages qui allaient lancer des vaisseaux et des canons sur ces eaux paisibles. D'autres vaisseaux flottaient déjà, les uns achevés et fiers sous leurs peintures neuves, montrant des gueules luisantes dans leurs sabords et arborant le pavillon aux trois couleurs, les autres pontons vivaces attendant leurs mûres, que de multiples grues suspendaient déjà sur leurs ponts.

A droite de cet ensemble grouillant, des murs gris et noirs se dressaient. On distinguait des remparts, des tours, des bastions.

— Brest ! prononça la jeune femme en étendant la main vers la farouche cité.

Ce fut le patron du bateau qui donna la réplique à cette exclamation.

— Oui, Brest, mon jeune Monsieur, une ville faite pour le courage et qu'on arrose de sang tous les jours. Par malheur, c'est le sang de la Bretagne et de la France qu'on y verse à flot. Les Anglais ne feraient pas pis s'ils étaient dans cette ville.

— Ils y sont déjà ! gronda Yves Le Braz, dont les terribles poings s'étaient serrés.

Le patron et son matelot regardèrent avec stupeur le colosse... Une même question leur échappa.

— Quest-ce que tu dis là, citoyen ? balbutièrent-ils mis en défiance par la parole de cet inconnu qui parlait comme les pourvoyeurs de la guillotine, les premiers à faire profession d'un patriotisme bruyant et sanguinaire.

— Je dis ce que je dis, répliqua Yvon bourru, et ce que d'autres disent comme moi. Ne me regardez donc pas de travers, vous autres, car Yves Le Braz est un bon Breton, et vous savez tous que l'Anglais, c'est le coquin qu'on nous a envoyé de Paris pour remplir les prisons et les vider avec l'aide du bourreau. Il n'a pas un nom de notre pays, celui-là ?

Les deux marins tournèrent vers l'hercule leurs figures bronzées, dilatées par un large sourire de confiance.

Spontanément, sans s'être consultés à l'avance, ils vinrent lui tendre leurs loyales mains, que celui-ci pressa avec énergie.

Le bateau pressa sa course et mit toutes voiles dehors. On atteignit la rive opposée, les deux voyageurs abordèrent.

— Dieu vous garde et vous conserve en bonne santé ! crièrent affectueusement les pêcheurs et leurs passagers.

De l'autre côté de la rade, les chevaux leur manquaient. Ameline demanda à son fidèle garde de corps :

— Combien y a-t-il d'ici à l'endroit où nous allons ? — Deux lieues, répondit Yvon.

Ils se jetèrent résolument dans la campagne, passèrent derrière Camaret et, par un sentier à travers les haies, atteignirent un maigre village à moitié route de Morgat. Le pays était âpre et nu. Le vent du large le balayait.

— C'est ici, fit tout à coup Yves, qui s'engagea le premier dans une sente étroite et rocailleuse s'abaissant peu à peu vers la côte.

Cet étrange et pittoresque chemin avait dû être taillé à pic dans la roche vive, dont les pans s'élevaient graduellement de manière à former une gigantesque tranchée. Au bout du sentier une maison s'adossait à la paroi de granit. D'autres la suivaient en chapelet. On était dans un village de pêcheurs, qui avaient dû choisir ce site, le seul abrité contre les tourmentes de l'Océan.

Yves Le Braz frappa trois petits coups, espacés d'une certaine manière, à l'huis de la pauvre demeure.

Une femme jeune encore et encore belle, le cou, les bras, les jambes et les pieds nus, vint ouvrir. Elle reconnut le serviteur du comte de Plestin.

— Ah ! c'est toi, Vonic Le Braz ? dit-elle avec sympathie. Tu viens pour les gens d'en bas ?

— Moi et celui qui m'accompagne, riposta l'hercule en désignant Mapiouank debout sur le seuil de la porte.

— Entrez alors, fit la femme aux dehors sauvages. Je vais aller les prévenir.

V

LE 2 SEPTEMBRE

Ameline et Yvon pénétrèrent dans une grande salle carrée qui ne recevait le jour que par la porte et la fenêtre ouvertes sur le sentier. En face de cette porte, une porte donnant accès dans une seconde pièce également carrelée, éclairée par une fenêtre donnant accès sur l'un des côtés de la maison. Ils y pénétrèrent aussi à la suite de son introducteur.

La comtesse remarqua alors, non sans surprise, que cette seconde salle, de laquelle un escalier aussi raide qu'une échelle menait au grenier, ou plus exactement à la charpente, avait pour muraille de fond le paroi même du rocher.

Taillée à pic, cette paroi était sèche, mais raboteuse. On l'avait blanchie au lait de chaux.

Le carrelage lui-même était fait de dalles de pierres énormes et inégales, dont le son mat indiquait qu'elles reposaient immédiatement sur le sol. L'œil le mieux exercé ne fût point parvenu à soupçonner l'existence d'une trappe dans leurs interstices, tant chaque bloc, formant dalle, venait exactement s'emboîter dans la paroi de granit qui faisait le gros œuvre naturel de toute la construction.

Et pourtant, sous le pied nu de la grande femme, celle des dalles qui occupait l'angle de gauche de la salle et paraissait plus étroitement encastrée dans l'espace de mortaise que présentait le mur de roche oscilla et pivota, démasquant un trou noir creusé dans le sol assez large pour livrer passage à un homme même de robuste corpulence.

La pierre tournait sur elle-même aux trois quarts de sa longueur, ayant pour pivot à son centre une sorte d'essieu de bois serré, lui-même solidement enfoncé dans le sol et invisible au regard. Il suffisait d'un crochet de fer se fermant du côté de l'escalier pour rendre impossible l'ouverture et le déplacement de la pierre. A moins d'avoir vu fonctionner la trappe, nul n'en pouvait admettre l'existence. Et la maison elle-même eût brûlé tout entière que les gens enfermés dans l'escalier n'auraient eu rien à souffrir du sinistre.

Quelle puissance de volonté, quelle ingéniosité de conception, quelle patience dans l'exécution n'avait-il pas fallu à ceux qui avaient accompli ce tour de force ? Ameline demeurait bouche bée devant ce prodige de l'effort humain.

Elle n'était pas encore au bout de ses réflexions, que la silhouette de l'étrange gardienne du logis apparut dans la baie noire de l'escalier.

— Venez avec moi, dit-elle, tendant la main à la comtesse pour l'aider à enjamber la première marche.

Mapiouank prit cette main, dont le secours lui était indispensable. Car c'était la nuit complète dans ce boyau, et, au sortir de la clarté extérieure, on était absolument aveuglé par ces ténèbres à couper au couteau.

Heureusement que l'escalier n'était pas très profond : dix marches tout au plus, et l'on accédait à un terre-plein dont l'obscurité était plus dense, s'il était possible, que celle de l'escalier. Il fallait en connaître le chemin pour ne point se sentir écrasé, effacé plutôt par ce voile d'ombre glissant sur le visage et dans lequel on était comme noyé.

La femme marchait à son aise là dedans, guidant Ameline, dont elle ne lâchait point la main.

Yves Le Braz suivait, et on entendait son pas lourd titubant contre les aspérités de ce plancher de granit.

Comme elle l'avait fait pour l'escalier, la femme fit pivoter une seconde pierre, et une nouvelle baie se démasqua.

Mais, cette fois, la pierre avait tourné dans le sens vertical au lieu du sens horizontal.

Et, par l'ouverture étroite qu'elle livrait, la comtesse aperçut une salle spacieuse découpée dans la masse la plus épaisse du rocher, éclairée par deux lourdes torchères de bronze allumées, dont la lumière paraissait insuffisante dans cette caverne énorme.

Au milieu de la salle était une table entourée de chaises, d'escabeaux et de bancs. Sur la table, une nappe était jetée, et sur la nappe un repas était servi. Autour de ce repas, très simple, un homme, une femme et un enfant étaient assis, tandis qu'une servante allait et venait pour les servir, paraissant et disparaissant, telle qu'une apparition, selon qu'elle entraînait dans la clarté des lampadaires ou en sortait.

La comtesse demeura un instant fort émue à l'entrée de cette demeure souterraine. Elle en avait reconnu les hôtes.

Puis, se décidant brusquement, elle franchit le seuil et salua hardiment les trois personnes assises.

— Comte de Plessis que Dieu vous garde ! Comtesse Aude, que la bonne mère vous épargne des larmes ! Vous en avez assez versées.

Aude et Roger de Plestin s'étaient levés simultanément. Le comte répondit au salut du visiteur dont il ne distinguait pas les traits.

— Qui êtes-vous, Monsieur, pour savoir mon nom et que me voulez-vous ?

Ameline répliqua d'une voix pure comme une mélodie céleste :

— Qui je suis ? je vais vous l'apprendre. C'est même par là que je commencerai.

Et sans prendre le siège que lui indiquait la comtesse Aude, elle poursuivit :

— Monsieur le comte Roger de Plestin, vous souvenez-vous de la nuit de mai qui vit à la fois votre arrestation et votre délivrance ?

— Je m'en souviens, répondit le comte Roger, dont un douloureux soupir exprima les tristesses longuement contenues.

— Connaissez-vous l'Association qui a pris pour titre la Kerret-ar-laz ?

— Je la connais par oui-dire ; car, en dehors de cette circonstance, je n'ai eu aucun rapport avec elle.

— Vous souvenez-vous également de son chef, Alain Prigent de Bocenno ?

— Je vous ferai la même réponse. Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est gentilhomme et m'a sauvé la vie. Quant à ses traits, je n'ai pu les voir ; car il était paraît-il, masqué de suie comme les hommes qu'il commandait.

— Et, lui devant la vie, seriez-vous disposé à sauver la sienne ?

— De tout mon cœur, s'écria le comte avec une chaleur d'accent qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de ses sentiments.

Ameline fit une pause et se recueillit un instant. Puis, avec une noblesse de ton incomparable :

— Comte de Plestin, dit-elle, c'est là précisément le service que je viens vous demander.

PIERRE MAEL.

(A suivre)